Aesop's fables

Les fables et la vie d'Ésope

A Troyes

[17--]

Reel: 75 Title: 3

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00075.03

Control Number: ABN-3617
OCLC Number : 04383483
Call Number : W 381.54L Ae88f
Author : Aesop's fables. French. 1700.
Title : Les fables et la vie d'ésope, phrigien / traduites du grec en françis, selon la version grecque, avec le sens moral.
Imprint : A Troyes : Chez J. Ant. Garnier, imprimeur-libraire, [17--
Format : 88 p. : ill. (woodcuts) ; 17 cm.
Contents : La vie d'Esope / composée par Planudes le grand -- Fables d'ésope, phrigien.
Subject : Aesop.
Subject : Chapbooks, French. Added Entry : Aesop.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/19/94
Camera Operator: An





LES
FABLES
ET
LA VIE D'ÉSOPE,
PHRIGIEN.

Traduites du Grec en François, ſelon la verſion Grecque.

Avec le ſens Moral.



A TROYES.

Chez J. ANT. GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Avec Permiſſion.

LA VIE D'ESOPE,

COMPOSÉE

Par Planudes le Grand.

PLuſieurs ont employé leur tems & ſe ſont appliqués à épier & à tracer exactement aux hommes le tableau des mœurs & de la la vie humaine, mais on peut dire qu'Eſope, par ſes connoiſſances & ſon génie preſque divin, ſemble leur être de beaucoup ſupérieur en ce genre; il gagne entiérement le cœur de ſes Lecteurs par ſes Fables; il donne un caractère propre à chacun de ſes perſonnages; il anime & fait agir les Singes, les Renards, les Oiſeaux & les Bêtes les plus farouches ſelon l'inſtinct unique dont l'Etre ſuprême les a doués, & par une fine alluſion fait connoître le cœur humain; enfin tout prend, dans ſes Ouvrages un corps, une ame, & nous trouvons de ſages leçons juſques dans les choſes inanimées.

La Ville d'Ariminium en Phrigie, ſurnommée la grande, fut le lieu de la naiſſance d'Eſope, & fut Eſclave de condition; c'eſt ce qui a fait dire à Platon de Gorgia que la nature & la loi ne ſont pas toujours d'accord; en effet, la nature avoit donné un eſprit libre à Eſope, mais la Loi l'avoit rendu Eſclave tout en naiſſant; néanmoins, ni les fatigues, ni les travaux auxquels il fut aſſujetti ne purent lui faire changer de caractère, ni lui ôter cette liberté d'eſprit avec laquelle il étoit né.

Description de la difformité d'Esope.

Non seulement Esope étoit esclave, mais encore le plus laid de tous les hommes de son tems ; il avoit la tête pointue, le nez & le col court, de grosses lévres, & il étoit noir, ce qui lui fit donner le nom d'Esope, qui veut dire Ethiopien ; il avoit outre cela le ventre & le dos bossus, les pieds tortus, enfin il surpassoit en difformité Thersite dont parle Homere ; mais le pire de tout étoit qu'il avoit la parole lente, la voix cassée, & parloit indistinctement : toutes ces circonstances réunies sembloient avoir été la cause de sa servitude, & l'on auroit été étonné si, étant si laid & si contrefait, il eût été d'une condition libre : mais la nature qui l'avoit si maltraitée du côté du corps, l'avoit largement récompensé en lui donnant un esprit vif, délié & fécond en ressources.

De la maniere industrieuse dont Esope fait connoître son innocence, & fait voir à son Maître ceux qui avoient mangé les Figues.

Son Maître le croyant inutile dans sa maison, l'envoya pour labourer ses champs. Esope étant arrivé dans l'endroit, se mit à l'ouvrage & travailloit, quad son Maître s'avisa un jour d'aller à sa Métairie pour visiter l'ouvrage de son nouveau Serviteur. Pendant qu'il y fut, un Laboureur lui fit présent de Figues si belles qu'il ne pouvoit s'empêcher de les admirer, & les donna à garder à un de ses Valets nommé Agatopus, jusqu'à ce qu'il fut revenu des Etuves ; à peine étoit-il parti, qu'Esope entra dans la Maison pour quelques nécessités ; Agatopus ayant trouvé cette occasion favorable, parla ainsi à ses compagnons : Ça camarades, dit-il, mangeons ces Figues, & si notre Maître les demande, nous dirons qu'Esope est entré dans la maison, & que c'est lui qui les a mangé furtivement, & nous ne mentirons point en disant qu'il est entré dans la maison ; nous inventerons tout ce que nous pourrons contre lui ; & il n'osera pas même murmurer, parce qu'il n'est point aimé. Quand une fois ils furent d'accord, ils mangerent les Figues, & ils disoient à chaque : malheur sur toi, pauvre Esope. Quand le Maître fut revenu des Etuve, & qu'il

eut demandé les Figues, ils lui dirent qu'Esope les avoit mangées, il se mit en colere, & commanda qu'on fit venir Esope : quand il fut devant lui, il lui dit : viens ici, malheureux Esclave, & tu as eu assez d'audace pour entrer dans mon Cellier & manger mes Figues ; Esope écoutoit tout ce qu'il lui disoit sans pouvoir répondre, parce qu'il ne parloit pas facilement, en conséquence ses accusateurs sollicitoient & pressoient pour le châtier ; ainsi peu s'en falloit qu'il ne le fût, quand se jettant aux pieds de son Maître, il le pria d'avoir un peu de patience. Esope se servit donc de ce stratagême pour faire voir son innocence, il fut chercher de l'eau tiéde, la but, & mettant ses doigts dans sa bouche, il ne rendit que l'eau, car il n'avoit pas encore point mangé, & ensuite il dit aux autres d'en faire de même pour que l'on connut celui qui avoit magé les Figues. Le Maître tout étonné du bon sens & de l'esprit de son nouveau serviteur, commanda que les autres bussent aussi de l'eau tiéde, ce qu'ils firent sans néanmoins mettre les doigts dans leurs bouches ; mais à peine en eurent-ils bus, que certe eau tiéde leur causa un vomissement, & leur fit rendre les Figues sans aucune contrainte ; le Maître voyant une calomnie aussi méchante de la part de ses Serviteurs, commanda qu'ils fussent dépouillés tout nuds & fouéttés jusqu'au sang ; alors ils connurent, mais trop tard, la vérité de cette Sentence : *Celui qui trame la perte des autres avance lui-même sa propre ruine.*

Vendition d'Esope.

Celui qui avoit la charge de veiller à la Métairie se nommoit Zénas, & étant venu pour voir comment ceux qui étoient pour labourer les champs travailloient, il ne trouva point leur ouvrage à son gré, & commeça à les frapper ; Esope voyant cela lui dit, Maître, pourquoi frappes-tu sans cause cet homme qui ne t'a fait aucun tort, & pour rien nous charge de coups tous les jours ? J'e m'en plaindrai à notre Maître. Zénas fut très-étonné quand il entendit ainsi parler Esope, & dit en lui-même : si Esope parle le premier, certainement il sera écouté, c'est pourquoi il faut que je le prévienne & l'accuse auprès de mon Maître avant qu'il ne se soit plain, & ne m'ôte sa recette. Aussi-tôt il se transporta à la Ville vers son Maître, qui le

voyant tout troublé lui dit : pourquoi es-tu tant troublé ? Zénas lui répond t : il est arrivé une chose étonnante en ta maison ; qu'est-ce, dit le Maître, quelqu'arbre a-t-il produit du fruit avant le tems, ou y a-t-il quelque bête qui ait conçu contre nature ? Zénas lui dit, non, mais Esope qui auparavant étoit muet, maintenant commence à parler ; & comment, dit le Maître, as tu sçu cette chose singuliere ? Comment je l'ai scu ? Pour moi je dois taire les injures dont il m'a accablé, dit Zenas, mais je ne peux taire qu'il a dit des horreurs contre toi & vomi des Blasphêmes contre les Dieux : alors le Maître tout courroucé dit à Zénas : je mets Esope en ta puissance, vends-le, donne-le, fait tout ce que tu voudras de lui, & aussitôt que le Maître lui eut ainsi parlé, il s'en retourna, & dit à Esope le droit qu'il avoit sur lui ; Esope lui répondit : fais tout ce qu'il te plaira. Sur ces entrefaites passa un Marchand qui venoit acheter du bétail, & pour cela faisoit le tour du Village ; il demanda à Zénas s'il avoit quelque bête à vendre ; je n'ai point commission de vendre aucune bête, dit Zénas, mais j'ai un Esclave mâle, regarde si tu le veux acheter ; le Marchand pria qu'on lui vendit l'Esclave, alors Zénas fit venir Esope, & quand le Marchand l'eut vû il commença à éclater de rire : où as-tu pris ce nain, dit-il, est-ce un tronc d'arbre ou un homme ? S'il ne parloit, il me sembleroit proprement une cruche enflée : pourquoi m'as-tu détourné pour voir si peu de chose ? & il poursuivit son chemin en disant cela, mais Esope le suivoit, craint : demeurez, Seigneur, & le Marchand lui dit : va-t-en, vilain bossu, & il lui répondit : pourquoi es-tu venu ici ? Alors le Marchand répliqua : si je suis ici, ce n'est pas pour toi ; je suis venu pour acheter quelque chose de bon, mais je n'ai que faire de toi ; à quoi serois-tu propre : Esope lui dit : achetes-moi, si tu veux, mais crois que je te serai bien utile ; & à quoi me pourras-tu servir, dit le Marchand, puisque tu es fui de tout le monde ? Esope répondit : n'as-tu pas en ta maison des enfans de mauvaise humeur, & qui toujours pleurent ? Eh bien, fais-moi leur Pédagogue ; & quand ils crieront, on les menacera de moi comme de la bête. Le Marchand en se souriant dit à Zénas : beau Vassal, combien vaut ce nain ? Trois oboles, dit Zénas, & quand le Marchand lui paya les trois oboles, il dit : je n'ai rien acheté, mais aussi je n'ai rien dépensé.

Après qu'ils eurent long-tems marchés & furent arrivés à la maison, deux enfans qui étoient encore tout petits, commencerent à crier, & furent effrayés en voyant la figure d'Esope; alors il dit au Marchand, cela n'est-il pas arrivé comme je te l'avois promis. Le Marchand en se souriant entra dans sa maison, & lui dit : salue tes compagnons; quand il fut entré, & qu'il leur eut souhaité le bon jour, ils commencerent à se regarder & à se dire : quel malheur est donc arrivé a notre Maître, qu'il a acheté un serviteur si laid & si difforme? Il faut croire qu'il ne l'a acheté que pour servir de bâteleur en sa maison.

Seconde vendition d'Esope.

Le Marchand étant allé sur la Place, fit un grand profit sur les autres serviteurs qu'il vendit, & il ne lui en restoit plus que trois, savoir un Grammairien, un Chantre & Esope, quand un de ses amis lui conseilla de naviger jusqu'à Samos, & le persuada d'y aller, dans l'epérance qu'il y vendroit bien ses Esclaves; quand le Marchand fut arrivé à Samos, il les fit habiller en robes neuves, & les mena ensuite sur la Place; mais voyant qu'il ne pouvoit vendre Esope, parce qu'il étoit tout contrefait, il lui fit une robe d'un sac, & l'ayant ainsi réparé, le mît au milieu des deux autres, pour que ceux qui le verroient le trouvassent abominable en comparaison des deux autres. Malgré qu'Esope se vit mocqué de tout les passans, il ne laissoit pas de les regarder d'un œil fier & assuré. Dans ce moment, un Philosophe de Samos nommé Xantus vint sur la Place, & Esope étant au milieu d'eux, admira l'invention du Marchand, qui avoit mis le plus laid au milieu, afin que par sa difformité les deux autres Esclaves parussent plus beaux qu'ils n'étoient, & s'approchant de plus près, il demanda au Chantre de quel Pays il étoit; il lui répondit qu'il étoit Cappadocien, & Xantus lui dit : que sais-tu faire? Toutes choses, répondit le Chantre; alors Esope commença à rire; quand les Disciples de Xantus le virent rire & montrer ses dents, ils crurent voir les dents d'un monstre; l'un d'entr'eux dit : il a des dents, je les ai vues; l'autre disoit qu'il n'avoit point ri, mais qu'il étoit ainsi refrogné; ils voulurent donc savoir pourquoi il avoit ri : un s'approchant dit à Esope : pourquoi as-tu ri? Esope lui répondit : recules-

toi d'ici, brebis de Mer, l'autre tout confus de ses paroles se retira promptement. Ensuite Xantus demanda au Marchand de quel prix étoit le Chantre; il lui répondit qu'il lui coûteroit trois mille oboles; Xantus étonné d'un si grand prix s'en fut à l'autre, & lui demanda de quel Pays il étoit, de Lydie, lui répondit l'autre: que sais-tu faire, lui demanda Xantus, toutes choses, lui répondit-il: & Esope ne put s'empêcher de rire. Alors un des Disciples de Xantus voulut savoir pourquoi il rioit ainsi à tout propos: un de ses amis lui dit: si tu veux être appellé Bouc-marin, va l'interroger. Xantus demanda donc au Marchand de quel prix étoit le Grammérien: il te coûtera trois mille oboles, répondit le Marchand; le Philosophe fâché du prix excessif dont étoient ces Esclaves, s'en alloit & laissoit-là le Marchand, quand ses Disciples lui demanderent si ces Servit urs ne lui faisoient point plaisirs: oui, dit-il, mais je ne peux acheter des Serviteurs si chers, & puisque c'est ainsi, dit l'un d'eux, il n'y a point de Loi qui défende d'acheter le difforme, car il servira aussi bien que celui qui a une belle prestance, & qui plus est nous en donnerons le prix; Xantus répondit: sans doute vous vous mocqueriez de moi, si vous donniez le prix, & que j'eusse la marchandise; avec cela ma femme qui veut être propre & nette, se dégoûteroit bien-tôt d'un Serviteur si laid & si mal-propre; alors ses Disciples lui dirent: la Loi qui ordonne de ne point obéir à sa femme est formelle: le Philosophe les ayant entendu parler ainsi, il leur dit: essayons d'abord s'il sait quelque chose, afin que l'argent ne soit point perdu. Il s'approcha donc d'Esope, & lui dit: rejouis-toi, comment, dit Esope étois-je fâché? Xantus lui dit: je te salue; je ne te salue pas, répondit Esope. Le Philosophe ainsi que ses Disciples étonnés de cette soudaine réponse, lui demanda, qui es-tu? Je suis noir; Xantus lui dit: je ne te demande pas cela, mais je demande d'où tu es né, du ventre de ma mere, dit Esope: Xantus dit, je ne te dis pas cela, mais en quel lieu tu es né: ma mere, dit Esope, ne m'a pas déclaré si ce fut en un lieu haut ou bas: le Philosophe lui dit: que sais-tu faire? Rien, dit Esope; comment rien, reprit Xantus, & pourquoi? Parce que mes compagnons sachant tout faire, ils ne m'ont rien laissé: les Disciples de Xantus ne purent s'empêcher de rire de cette saillie, & de convenir qu'il avoit bien répondu; car il n'y

a personne qui sache tout, & cerrainement il rioit de cette réponse. Xantus lui dit : veux-tu que je t'achette ? Esope lui répondit : tu n'as que faire de mon conseil dans cette affaire ; tu m'acheteras, si tu veux, ou tu me laisseras, tu es libre de faire ce que tu voudras, car on ne peut forcer la volonté de personne : ouvre ta bourse ou ne te mocques plus de moi : alors les Disciples du Philosophe convinrent qu'il l'avoit vaincu. Ensuite Xantus lui dit : quand je t'aurai acheté tu voudras te sauver ; Esope lui répondit en riant : si j'ai envie de me sauver je ne te demanderai pas conseil, comme tu n'avois que faire du mien tantôt ; Xantus lui dit : tu réponds bien, mais tu es si laid ; Esope lui répondit : O Philosophe ! il faut considérer l'esprit & non la figure. Alors Xantus vint au Marchand, & lui dit : combien veux-tu de celui-ci : il lui répondit : achetes l'un de ceux-ci, & tu auras celui-là pardessus. Xantus dit : je n'en veux point d'autre que celui-ci, & le Marchand lui dit prends-le pour soixante oboles ; à l'instant les Disciples lui donnerent le prix convenu, & Xantus en fut le Maître. Les Péagers ayant sçu cette vente, demanderent qui étoit le vendeur, & qui étoit l'acheteur ; chacun eut honte de se déclarer, à cause du modique prix ; Esope qui étoit au milieu d'eux s'écria : c'est moi qui a été vendu ; celui-ci est le vendeur, celui-là est l'acheteur ; & si tous deux se taisent, je demeurerai affranchi ; les Péagers furent bien aises & demanderent péages à Xantus, puis s'en allerent.

Xantus fait présent d'Esope à sa Femme.

Esope suivit donc Xantus jusqu'à sa maison ; & comme c'étoit dans la grande chaleur du jour, Xantus retroussoit sa robe, & pissoit en marchant ; Esope qui s'en apperçut, prit sa robe par derriere, & le tira à soi en lui disant : vends-moi à présent, ou je me sauverai ; Xantus lui demanda pour quelle raison, parce que, dit-il, je ne pourrai jamais servir un tel Maître ; car si toi que je sers, ne donne aucun relâche à la nature, mais pisse même en marchant ; s'il arrive que moi qui suis ton serviteur, je sois envoyé pour quelqu'affaire, & qu'en chemin quelques besoins de la nature me pressent, il faudra que je chie en marchant. Alors Xantus lui dit ceci t'étonne-t-il ? C'est pour trois

raisons que je pisse en allant : & quelles raisons, dit Esope ? Si je me fusse arrêté, le Soleil m'eût brûlé la tête ; puis la terre m'eût brûlé les pieds ; enfin l'odeur de l'urine m'eût incommodé le cerveau ; Esope lui dit : je suis satisfait de ta réponse. Quand ils furent arrivés à la maison, Xantus commanda à Esope de s'arrêter à l'entrée, parce qu'il savoit que sa femme étoit mignonne, & qu'il étoit incertain s'il le présenteroit d'abord à son épouse. Il entra dans la maison sans en parler à personne, & lui parla ainsi : ma femme, tu ne me reprocheras plus le service que me font tes femmes, car je t'ai acheté un Esclave d'une beauté singuliere, & comme tu n'en vis jamais ; je l'ai laissé ici devant la porte : les femmes croyant bien vrai ce que leur Maître venoit de dire, se disputoient déjà à qui seroit l'Epouse de ce nouveau serviteur, quand la femme de Xantus commanda de l'appeller & de le faire entrer dans la maison : alors une des femmes y courue plus vîte que les autres, s'imaginant que cette charge seroit une avance pour le mariage, & appella le nouveau serviteur ; mais quand Esope lui eut dit me voici, la femme toute étonnée lui dit : est-ce vous qu'on appelle Esope ? Oui, répondit-il : eh bien, mon ami, si tu me crois n'entre point dans la maison, autrement tu feras sauver tout le monde ; plusieurs autres vinrent & lui dirent : coupe d'abord ta tête, & puis tu entreras, mais ne t'approche point de moi. Après qu'il fut entré, il s'arrêta devant sa Maîtresse ; mais si-tôt qu'elle l'eut apperçu elle se retourna de côté, & dit a son mari : d'où m'as-tu amené ce monstre, qu'il s'ôte de devant moi ? Xantus lui dit : contentes-toi, ma femme, & ne te mocques point de mon nouveau serviteur. Je vois, lui dit sa femme, que tu ne m'aime plus, & que tu as choisi exprès ce vilain monstre pour me dégoûter & me faire sortir de chez toi ; si c'est ton idée, donne-moi ma dotte & l'argent de mon mariage, puis je m'en irai. Alors Xantus demanda à Esope pourquoi il ne répondoit rien à sa femme, lui qui l'avoit tant fait rire en chemin ; à quoi Esope répondit : jettez-la dans un gouffre ; tais-toi, méchant, lui dit Xantus, ne sais-tu pas que je l'aime comme moi-même ? Esope dit : aimes-tu ta femme ? Pourquoi non, reprit Xantus, je l'aime vraiment, & l'aime bien. Lors Esope frappant du pied, cria hautement : Xantus se laisse gouverner par sa femme ; ensuite il se

tourna vers sa Maîtresse, & lui dit : voudrois-tu que ton Philosophe t'eût acheté un jeune serviteur de belle figure & de bonne grace pour te contempler nue en ton bain, & pour se laver avec toi à son deshonneur ? Oh ! Euripide, je voudrois avoir une bouche d'or pour dire ceci : rien de impétueux que les vagues d'une Mer en fureur, rien de si rapide que le cours d'un fleuve, rien de si merveilleux que l'ardeur d'un fer rouge, rien de si dure à souffrir que la pauvreté, il y a encore bien d'autres choses insupportables ; mais rien ne l'est plus qu'une mauvaise femme : mais vous, Madame, qui êtes femme d'un Philosophe, ne desirez point avoir chez vous des serviteur d'une physionomie aimable, intéressante, de peur de faire du tort à votre mari. La femme l'entendant ainsi parler, & ne pouvant le contredire en rien, dit à son mari : où as-tu pêché ce babillard, ce vilain contrefait ? Il semble être plaisant & facétieux ; à cause de cela je ferai ma paix avec lui. Alors Xantus dit à Esope, ta Maîtresse veut faire sa paix avec toi ; Esope dit en riant, c'est beaucoup faire que d'appaiser une femme ; & Xantus lui dit : dorénavant tais-toi ; car je t'ai acheté pour la servir & non pour la contrarier.

Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même.

Un jour qu'Esope faisoit cuir des pieds de Porc, en cherchant dans son pot, il n'en trouva que trois au lieu de quatre qu'il avoit mis, mais voyant cette supercherie, il courut à l'étable, coupa un pied à un Pourceau qu'on engraissoit, & l'ayant arrangé, le mit dans le pot avec les autres. Xantus craignant qu'Esope ne se sauvât quaud il se seroit apperçu du larcin, le remit dans le pot : & quand Esope vuida les pieds dans le plat, Xantus qui en vit cinq, se mit à rire ; qu'est-ce cela, dit Esope, combien de pieds ont deux Pourceaux ? Huit, d t Xanrus : hé bien, dit Esope, s'il y en a cinq ici, le Porc que l'on engraisse n'en a que trois : Xantus fâché de cette aventure, dit à ses amis : ne vous avois-je pas bien dit que ce malheureux me feroit enrager ; lors Esope dit : Maitre, quand on ne rrouve pas le total d'une somme en ajoutant ou en diminuant, il faut qu'il y ait erreur : Xantus ne trouvant donc aucune occasion raisonnable pour battre Esope, s'appaisa.

Du Présent à la Bien-aimée de Xantus.

Le lendemain un des Disciples apprêta un Banquet somptueux auquel il invita Xantus & les autres Disciples; en dînant Xantus choisit des viandes les plus exquises & les plus délicates, & les donna à Esope qui étoit auprés de lui. Va-t-en, dit-il, & porte ces viandes à ma bien-aimée. Esope s'en fut, & chemin faisant, il se dit en lui-même: voilà un moment favorable pour me venger des plaisanteries qu'elle m'a faites lorsque j'entrai chez elle; on verra si elle aime véritablement mon Maître.

Quand il fut arrivé à la Maison, il appella la Maîtresse & mit devant elle les viandes qu'il apportoit, disant: Madame, mon Maîre envoie tout ceci non pas à vous, mais à sa bien-aimée, & ayant ensuite appellé la chienne, il lui dit: tiens, mignonne, viens-çà, ma mignonne, mange, car mon Taître m'a commandé de te donner tout ceci, & lui donna toute la viande morceaux à morceaux. Cela fait il retourna vers son Maître qui lui demanda s'il avoit tout donné à sa bien aimée. Elle a tout mangé en ma présence, dit Esope; Xantus lui demanda encore: qu'a-t-elle dit en mangeant? Elle te remercioit. Mais la femme de Xantus toute troublée de voir que son mari aimoit mieux une chienne que sa propre femme, entra dans sa chambre & se mit à pleurer, & jura de ne jamais lui parler.

Après que chacun eut bien bu, on commença à proposer beaucoup de questions de part & d'autre; l'un d'entr'eux demanda: quand sera-ce qu'il y aura un grand trouble entre les hommes? Esope, étant auprès de lui, dit: quand les morts ressusciteront, alors ils demanderont ce qu'ils possédoient en ce monde; les Disciples rirent de cette répartie. Un autre proposa cette question, pourquoi, lorsque l'on mene une Brebis à la boucherie, elle ne crie point, & que le Pourceau grogne toujours, parce que, dit Esope, on a coutume de tirer le lait à la Brebis, & de lui tondre la laine, & que malgré cela, & que malgré cela elle suit paisiblement, & que quand on la pend par les pattes, quelque fer qu'elle voye, elle ne soupçonne rien, & qu'il semble qu'elle y soit accoutumée. Quand à la Truie, elle n'est ni tirée, ni tondue, & sachant qu'elle n'a rien de bon sur elle que la chair, à bon droit elle se plaint & crie.

Les Disciples se prirent à rire de cette repartie, & le louerent beaucoup. Xantus, aprés avoir dîné, retourna en sa maison, & commença à causer avec sa femme, selon sa coutume; mais elle lui dit d'un air de dédain : ne t'approches point de moi; donne-moi mon douaire, & que je m'en aille, car je ne demeurerai plus avec toi; va flatter & faire ta cour à ta chienne, à qui tu as envoyé de la viande. Xantus tout étonné s'imagina bien qu'Esope lui avoit joué quelque tour; il dit donc à sa femme que c'étoit à elle à qui il avoit envoyé la viande, & non pas à d'autres: non par le Dieu Jupiter, dit-elle, tu ne me l'a pas envoyé, mais à ta Chienne. Xantus appella donc Esope, & lui dit: à qui as-tu présenté ce que je t'avois donné? Esope dit: à ta bien aimée; alors Xantus demanda à sa femme: n'as-tu rien reçu? Rien, dit-elle; & Esope dit: à qui m'as-tu commandé de faire le présent? à ma bien-aimée, répondit Xantus: & Esope ayant alors fait venir la Chienne; celle-ci est ta bien-aimée, dit-il, car ta femme, malgré qu'elle soit ta bonne amie, se fâche pour la moindre des choses; elle contredit, elle dit des injures, elle s'en va : mais frappe ta Chienne, & la chasse tant que tu voudras, elle ne s'en va pas, & oublie aussi-tôt les injures & les menaces; elle applaudit & se joue de sa queue à son Maître : Maître, il falloit donc que tu me dise : porte ceci à ma femme, & non à ma bien-aimée. Xantus dit à sa femme : tu vois bien que ce n'est pas ma faute, mais de celui qui a apporté les viandes : ayes donc patience, & je trouverai l'occasion de le battre; mais elle ne le crut point, & s'en fut chez ses parens : Esope dit ensuite à Xantus, ne t'avois-je pas bien dit que ta Chienne t'aimoit plus que ta femme.

Esope fait revenir par ruse la femme de Xantus.

Quelques jours aprés, Xantus voyant toujours le même courroux à sa femme, & qu'il ne pouvoit faire sa paix avec elle, lui envoya quelqu'un de ses parens pour la solliciter à retourner dans sa maison, mais elle n'en voulut rien faire, & le Maître d'Esope en fut très-affligé. Esope qui s'en apperçut, s'adressa à son Maître, & lui parla ainsi : ne te tourmente pas, Seigneur, car demain je veux la faire revenir de son propre gré. Cela dit, Esope demanda de l'argent à son Maître, & fut au marché, où il fit provision

de Gélines, Oies, Lapins : Bécasses, & autres friandises pour faire un banquet, & en retournant, il repassa exprès devant la maison du Pere de sa Maîtresse ; si-tôt qu'il apcevoit quelqu'un, il demandoit si ceux de la maison n'avoient rien à vendre pour faire une noce ; les Serviteurs de la maison lui ayant demandé quel étoit celui qui se marioit, Esope répondit que c'étoit le Philosophe Xantus qui devoit le lendemain épouser une femme. Un des Serviteurs ayant entendu ces nouvelles, monta en haut, & raconta à la femme de Xantus ce qu'Esope venoit de dire. A ces nouvelles, elle courut aussi-tôt chez son mari, & commença à crier contre lui : non, disoit-elle, tant que je vivrai, Xantus, tu n'auras point d'autre femme que moi, & par cette ruse d'Esope elle demeura dans la maison dont elle étoit sortie à cause de lui.

De quelles viandes Esope traitoit les Hôtes de Xantus.

Quelque tems après, Xantus convia ses Disciples à souper, & commanda à Esope d'aller chercher tout ce qu'il trouveroit de meilleur. Esope s'en fut, & en chemin faisant, il se disoit en lui-même : je te montrerai, mon Maître, qu'il ne faut point commander si sottement. En effet, il n'acheta rien que des langues de Pourceaux, & en mit à toutes sortes de sauces ; il servit donc en premier aux Hôtes du Philosophe des langues bouillies ; en second il leur servit aussi des langues mais rôties ; enfin les Disciples murmuroient, & attendoient qu'on leur servit d'autres mets ; mais il leur servit encore pour la troisieme fois des langues ; alors les Disciples voyant qu'on leur servoit toujours de la même viande, lui dirent : quand cesseras-tu de nous servir des langues, & Xantus courroucé lui dit : n'as-tu pas autre chose ? Non, certes, dit Esope. Xantus lui dit : ne t'avois-je pas commandé, vilain monstre, d'acheter tout ce que tu trouverois de plus excellent ? Ne l'ai-je pas fait, dit Esope ? Qu'y a-t il de meilleur & de plus excellent que la langue ? C'est par elle que l'on enseigne la Philosophie ; par elle fleurit l'éloquence, on bâtit des Cités, on se marie, on se communique ses pensées ; enfin il n'y a rien de meilleur que la langue : les Disciples convinrent qu'Esope avoit bien dit, donnerent tort à Xantus, puis s'en allerent.

Second service de Langues.

Le lendemain, comme les Disciples blâmoient Xantus, il leur répondit que s'ils avoient été si mal servi, ce n'étoit point sa faute, mais celle de son serviteur ; aussi je veux qu'il change aujourd'hui de souper, & moi-même je lui en parlerai en votre présence. Xantus appella donc son serviteur, & lui commanda d'acheter toutes les choses les plus mauvaises & de peu de valeur, parce que ses Disciples devoient venir souper avec lui.

Esope fut donc au marché, & sans rien changer à son dessein, il leur acheta encore des langues, les apprêta, & les servit devant eux; alors les Disciples murmurerent entre eux. & dirent : voici encore des langues de Pourceaux, & il servit encore d'autres langues.

Xantus ne comprenant point ce que cela signifioit, dit à Esope : je ne t'avois pas dit d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur & de plus exquis ; mais au contraire je t'avois commandé d'acheter tout ce que tu trouverois de mauvais & de peu de valeur ; Esope répondit : qu'y a-t-il de plus mauvais que la langue ? N'est-ce pas elle qui cause la destruction des Villes ? Les mensonges, les malédictions, les parjures ne vienent-ils pas d'elle ? Les Nobles, les Magistrats, les Royaumes mêmes ne sont-ils pas renversés par elle ? Enfin ne remplit-elle pas tous les jours notre vie d'une infinité d'erreurs ?

Des superfluités de la nature.

Un jour Xantus revenant des lieux privés, demandoit à Esope pour quelle raison les hommes regardoient leur ordure après avoir purgé leur ventre ? Esope lui répondit ainsi : au tems passé, il y avoit un homme qui vivoit délicieusement, qui demeuroit très-long-tems aux lieux privés, & qui même y prenoit plaisir; mais comme il restoit trop long-tems assis, un jour il jetta ses entrailles, & depuis ce tems-là les hommes regardent l'ordure de leur ventre, pour ne point tomber dans un pareil inconvénient; mais quant à toi, mon Maître, ne crains point de perdre ton cœur, car tu n'en as point

Un jour que Xantus donnoit un repas à d'autres Philosophes, & que le vin commençoit à lui troubler la tête, on

proposa diverses Questions. Mais comme Esope étoit auprès de lui : il lui dit : Maître, Bacchus a trois tempérammens, le premier amene la volupté, le second l'ivrognerie, & le troisieme les paroles insolantes, & vous qui êtes le seul qui avez le vin gai, contentez-vous, & ne touchez plus au reste.

Xantus qui étoit ivre, lui dit : tu me feras donc toujours enrager ; mais un des Disciples voyant le Philosophe à demi ivre, pour ne pas dire qu'il avoit perdu la raison, Maître, dit-il, quelqu'un pourroit-il boire l'eau de la Mer ? Oui, dit Xantus : & si tu ne le peut, répondit le Disciple, à quoi veux-tu être condamné ? Xantus dit : je parie toute ma maison, & ils mirent leurs anneaux pour gages, puis ils s'en allerent. Le lendemain matin, quand Xantus fut éveillé, & qu'il se fut lavé, il ne trouva plus son anneau à son doigt, & demanda à Esope s'il ne l'avoit point vu : Esope répondit : je ne sais ce que tu en as fait ; mais je sais bien que tu n'as plus de droit en ta maison. Alors Xantus demanda pourquoi ? parce que, dit Esope, étant ivre hier, tu fis accord de boire la Mer, & que pour gage tu as mis ton anneau. Xantus dit : je n'ai rien de plus cher que la foi, & si tu as quelques connoissances, quelques moyens, je te prie de m'aider à remplir ma promesse, & dissoudre mon engagement. Esope lui répondit : il est impossible que tu accomplisse ta promesse : mais je te ferai rompre ton engagement. Quand le monde sera assemblé, n'aye point l'air d'avoir peur, mais répete ce dont tu es convenu hier, lorsque tu étois ivre ; commande qu'on te dresse une table sur le bord de la Mer, & qu'il y ait quatre garçons tous prêts pour te verser l'eau de la Mer ; & quand tu verras le peuple assemblé pour voir ce spectacle, tu t'asseoiras, & commanderas qu'on remplisse une tasse d'eau ; l'ayant prise, dites tout haut, pour que l'on vous entende : quelles sont nos conditions ? Et celui qui a gagé te répondra que tu as gagé de boir toute l'eau de la Mer, t'adressant donc à tout le peuple, tu parleras ainsi : habitant de Samos, vous savez que les fleuves entrent dans la Mer, or j'ai gagé de boire l'eau de la Mer, mais non pas celle des fleuves qui tombent dans la Mer ; que cet Ecolier empêche donc auparavant l'eau des fleuves d'y entrer : le Philosophe suivit le conseil d'Esope, & l'Ecolier se voyant vaincu, pria Xantus de lui rendre ses gages, ce qu'il fit à la priere du peuple.

Esope découvre les fesses de sa Maîtresse.

Quelque tems après, Xantus donna ordre à Esope de lui préparer un festin, parce que, disoit-il, ses Disciples devoient venir souper avec lui. Esope alla donc au marché, & apporta toutes les viandes qui lui étoient nécessaires, & les posa sur une table dans la salle. Il trouva la Dame qui dormoit sur un lit, & lui dit : Madame, vous garderez, s'il vous plaît, de peur que les chiens ne mangent ces viandes; parce qu'il faut que je retourne dans la cuisine pour tout apprêter. Va, dit-elle où tu voudras, & ne t'inquiete pas de tes viandes, car mes fesses ont des yeux. Après qu'Esope eut apprêté toutes les viandes, il les apporta aussi-tôt dans la salle où sa Maîtresse dormoit encore les fesses tournées vers la table; & parce qu'elle avoit dit que ses fesses avoient des yeux, il la découvrit par derriere & la laissa dormir. Xantus vint ensuite avec ses Disciples, & la voyant dans cet état, il dit à Esope : qu'est-ce ceci ? Esope répondit : Maître, quand j'ai dit à Madame que les chiens ne touchent quelque chose, elle m'a répondu que ses fesses avoient des yeux, & je les lui ai laissées découvertes; Xantus lui dit : méchant serviteur, je te pardonne pour l'amour de mes amis.

Esope ne laisse entrer qu'une personne de tous ceux qui étoient invités.

Quelque tems après, Xantus convia à dîner les Philosophes & les Professeurs; il commanda à Esope de se tenir à la porte, & de ne laisser uniquement entrer que des savans, des Philosophes & des Professeurs; l'heure étant venue, Esope s'assit dans la maison auprès de la porte; l'un des invités heurta à la porte; Esope lui demanda : que remue le chien ? Le convié s'en retourna tout courroucé. Il en vint plusieurs à qui Esope fit la même question, & qui s'en furent tout courroucés, ainsi que le premier. Enfin il en vint un à qui Esope demanda, comme aux autres : qui remue le chien ? La queue & les oreilles, répondit l'autre. Esope jugeant qu'il avoit bien répondu le mena à son Maître, & lui dit : Monseigneur, il n'est point venu d'autre Philosophe que celui-ci. Xantus fut très-courroucé, & crut que ceux qu'il avoit invité l'avoient méprisé. Le lendemain,

si-tôt que les Disciples furent arrivés, il lui dirent : sans doute tu as voulu nous mépriser, & dans la crainte que nous n'entrions chez toi, tu as mis à la porte ce monstre d'Esope à la porte pour nous injurier & nous appeller chiens. Xantus leur dit : sans doute vous avez rêvé ; non, dirent-ils, c'est bien la vérité. Xantus appella aussi-tôt Esope, & lui demanda d'un air courroucé pourquoi il avoit chassé ses amis avec honte & infamie : Esope lui répondit : Maître, ne m'avois-tu pas commandé de ne point laisser entrer d'ignorans à votre festin, mais seulement les Philosophes & les savans ? Xantus lui dit : quels sont donc ces gens-ci, ne sont-ce pas des savans ? Non répondit Esope, car, lorsqu'ils sont venu frapper à la porte, & que je leur ai demandé : que remue le chien ; pas un ne m'a pu répondre, si ce n'est celui qui est entré ; quand ils eurent entendu parler Esope, ils convinrent qu'il avoit raison.

Affranchissement d'Esope.

Il arriva, un jour que l'on célébroit une grande Fête dans la Ville de Samos, qu'un Aigle s'abaissant des nues, arracha l'Anneau public, & le laissa tomber dans le sein d'un Esclave. Les Samiens effrayés de ce prodige, s'assemblerent en un lieu, & prierent Xantus, parce qu'il étoit le premier de la Ville, & Philosophe, qu'il leur découvrit le présage de ce terrible signe. Xantus étant de retour en sa maison, se mit à songer, & devint triste & rêveur, parce qu'il ne pouvoit expliquer ce prodige : Esope qui s'apperçut de la tristesse de son Maître, vint à lui, & lui dit : pourquoi es-tu si triste, ne me cele rien ; chasse la mélancolie qui te ronge, & dis-moi ce que tu as à faire : quand Esope eut entendu parler Xantus, il lui dit : lorsque tu seras arrivé demain sur la Place publique, dis aux Habitans : Messieurs, je n'ai point appris à déclarer l'avenir, & à prévoir tout ce qui peut arriver ; mais j'ai un rustre dans ma maison qui sait beaucoup de choses, & qui peut résoudre cette question ; & si je viens à bout de la résoudre, l'honneur te restera d'avoir un serviteur tel que moi ; si je ne le peux, le deshonneur en restera à moi seul. Xantus le croyant donc, se trouva dans le lieu d'assemblée, & parla aux habitans, comme Esope lui avoit conseillé, il le prierent de le faire venir, & il l'envoya aussi-tôt chercher.

Lorsque les Samiens virent sa figure, ils se mocquerent de lui, & dirent : un aussi vilain homme pourra-t-il expliquer ce prodige ? que pouvons-nous espérer de ce bossu ? Mais Esope étendant sa main, imposa silence & dit : Samiens, pourquoi vous mocquez-vous de moi, parce que je suis contrefait ? Il ne faut point regarder la figure, mais l'esprit ; car souvent la nature a mis un esprit solide dans un vilain corps : regardez-vous la forme extérieure de la bouteille, n'avez-vous pas égard au goût intérieur du vin ? Quand le peuple eut ainsi entendu parler Esope, il dit à Esope : si tu peux nous tirer de peine, dis-nous-le. Il parla donc ainsi : que l'Esclave ait tort ou raison, il ne laisse pas souvent d'être battu ; c'est pourquoi si vous voulez me donner la liberté & me permettre de parler, je vous déclarerai hardiment ce que vous me demandez ; alors le peuple cria d'un commun accord à Xantus : donne la liberté à Esope, mais Xantus ne voulut point la lui accorder : le Préteur se leva donc & lui dit : Xantus : si tu ne veux pas consentir à la demande du peuple, j'affranchirai moi-même Esope, & alors il sera égal à toi.

Xantus lui donna donc la liberté, & on publia par toute la Ville au son de la trompette, que le Philosophe Xantus donnoit la liberté à Esope à la demande des Samiens, & la parole d'Esope s'accomplit, parce qu'il avoit dit bien avant à Xantus : tu m'affranchiras malgré toi. Esope étant donc libre leur parla ainsi : Samiens, vous savez que l'Aigle est le Roi des Oiseaux : or ayant enlevé l'anneau public, & l'ayant laissé tomber dans le sein d'un serviteur, ce a veut dire qu'il y a un Roi qui veut vous réduire en servitude & annuler les Loix que vous avez établies. Les Samiens à ce discours demeurerent stupéfaits : en effet, quelque jours après ils reçurent des Lettres de Crésus, Roi de Lydie, par lesquelles il demandoit que les Samiens lui payassent tous les ans un tribut, & que s'ils ne vouloient y consentir, ils devoient s'attendre à une guerre ; c'est pourquoi ils se consulterent entr'eux, tant ils craignoient d'être soumis à Crésus. Ils consulterent auparavant Esope ; voici comme il leur parla : Quand les principaux d'entre vous auront opiné pour payer tribut au Roi Crésus, vous n'aurez plus besoin de mes avis, alors je vous dirai ce qu'il faudra faire. La fortune, dit-il, nous montre deux chemins, l'un de la liberté, il est à la vérité difficile à tenir, mais la fin en est glorieuse : l'autre

de la servitude, le commencement en est facile & doux; mais la fin en est rude & ignominieuse; quand il eut ainsi parlé, les Samiens s'écrierent: soyons libres, nous ne voulons être soumis à personne, & ils renvoyerent avec cette réponse les Ambassadeurs. Crésus, à cette réponse, résolut de faire la guerre aux Samiens tant qu'Esope seroit avec eux, & qu'ils agiroient par son conseil; mais on lui dit qu'il valoit mieux leur envoyer un autre Ambassadeur pour leur demander Esope, en leur promettant de les récompenser par d'autres choses, & qu'alors on les assujétiroit aisément. Crésus envoya donc un Ambassadeur pour leur demander Esope, ce qu'ayant sçu, vint au milieu de l'Assemblée, & leur parla ainsi: Samiens, je crois être beaucoup honoré, si je peux servi auprèsr du Roi Crésus: mais avant mon départ je veux vous conter une Fable. Au tems que les bêtes parloient, les Loups firent la guerre aux Brebis; mais les Chiens étant du côté des Brebis, ils chasserent les Loups: les Loups leur envoyerent donc des Ambassadeurs & leur firent savoir que, si elles vouloient vivre en paix & ôter tout soupçon de guerre, elles leur envoyassent les Chiens; les Brebis se laisserent facilement induire en erreur, donnerent leurs Chiens, & les Loups égorgerent facilement les Brebis. Les Samiens comprenant le fond de la Fable, résolurent entr'eux de retenir Esope, mais il ne le voulut pas, & fut avec l'Ambassadeur vers le Roi Crésus.

Arrivée d'Esope à la Cour de Crésus.

A son arrivée à la Cour, on le présenta au Roi, qui en le voyant se courrouça, & dit: est-il possible qu'un aussi petit homme m'ait empêché de subjuguer une aussi grande Isle: alors Esope lui dit: Grand Roi, je ne suis point venu vers toi par force, mais de mon propre gré, je te prie de me permettre de te parler. Il étoit une Cigale qu'on vouloit tuer, & la Cigale dit: ne me tue point, car je ne t'ai fait aucun tort, au contraire je réjouis les passans par mon chant les passans. Quand elle eut ainsi parlé, l'homme lui donna congé. Ainsi, ô Roi magnanime! je ne puis atteindre plus haut qu'à tes pieds: ne me tue point sans cause, car je ne peut faire de tort à personne, mais en ce vilain corps je parle franchement. Le Roi entendant ainsi parler Esope, s'étonna de son éloquence, & lui dit; si tu as la vie sauve,

remercie les Dieux plutôt que moi, c'est pourquoi demande ce que tu voudras, je te l'accorderai. Esope dit: Sire, fais la paix avec les Samiens, & le Roi lui accorda, alors Esope se jettant à ses pieds le remercia humblement.

Du tems qu'Esope composa ses Fables.

Esope composa ses Fables pendant son séjour à la Cour du Roi de Lydie, & lui en fit présent: elles sont encore aujourd'hui dans la maison Royale; ensuite il revint avec des Lettres du Roi portant l'accord fait avec les Samiens; quand ils sçurent son arrivée, ils vinrent au-devant de lui, mirent un chapeau de fleurs, & ordonnerent des danses & des jeux publics. Esope lut les lettres du Roi, & il leur fit sentir qu'il recompensoit la liberté qu'ils lui avoient donnés par celle de la Ville qu'il avoit obtenue du Roi. Peu de tems après il quitta l'Isle de Samos, & fut par le monde disputer avec les Philosophes. Il arriva donc à Babylone, & en démontrant sa Doctrine; s'acquit les graces du Roi Lycérus à un point qu'il fut l'un des plus grands de sa Cour. Les Rois dans ce moment vivoient en paix ensemble, & par amusement s'envoyoient réciproquement par des lettres des questions sophistiques, & ceux qui pouvoient les résoudre recevoient le tribut accordé entr'eux; au contraire, ceux qui étoient dans l'impossibilité de le faire le donnoient aux autres. Esope qui comprenoit le sens de tous les problêmes en donnoit aussi-tôt la résolution, & le Roi Lycérus recevoit les tribus de tous les autres. Il en envoyoit aussi au nom de Lycerus aux autres, qui ne pouvant les résoudre, étoient obligés de lui payer tribut.

Esope adopte Ennus, qui souille son lit.

Esope se voyant sans enfans, adopta un Gentilhomme nommé Ennus, & le présenta au Roi, le lui recommandant comme son propre fils. Peu de tems après Ennus eu affaire avec la femme d'Esope, ce qu'ayant sçu, il voulut chasser Ennus de sa maison, mais Ennus, par méchanceté, contrefit une lettre au nom d'Esope, par laquelle il donnoit à entendre aux autres Rois qu'il leur expliqueroit les problêmes plutôt qu'à Lycérus même, & la scella de l'anneau d'Esope même, & la présenta au Roi, qui en la lisant fut enflammé

de colere, commanda à Herminpus d'exterminer Esope; mais Herminpus qui avoit été son ami, le fut encore cette fois, car il le cacha dans un sépulchre, ensorte que nul ne le sut. Ennus eut la charge & le gouvernement que le Roi avoit donné à Esope. Peu de tems après, Nectabo, Roi des Egyptiens, ayant entendu dire qu'Esope étoit mort, envoya une Lettre à Lycerus, par laquelle il lui démandoit qu'il lui envoyât des Maîtres Maçons qui pussent bâtir une Tour qui ne touchât ni au Ciel ni à la Terre; & un autre qui répondit à toutes les choses qu'on lui demanderoit; que s'il le trouvoit on lui donneroit tribut, si-non qu'il le payeroit lui-même. Lycérus ne trouvant personne de ses amis qui put trouver le sens de cette question, tomba dans une grande tristesse, & vit alors qu'il avoit perdu dans Esope le soutien de son Etat. Herminpus connoissant la douleur que le Roi avoit de la mort d'Esope, s'adressa au Roi, & lui dit qu'Esope vivoit, & qu'il n'avoit pas voulu le tuer, se doutant que le Roi se repentiroit de cet ordre. Le Roi se réjouit de cette nouvelle, & on lui amena Esope tout nud. Alors le Roi le fit habiller, & Esope, pour se purger de ce qu'on l'avoit accusé, répondit aux questions particulieres de son accusation, & prouva le contraire, de sorte que le Roi vouloit faire mourir Ennus; mais Esope demanda son pardon au Roi, ce qu'il lui accorda. Le Roi Lycérus donna ensuite à Esope la lettre de Nectabo; si-tôt qu'il l'eut lue, il entendit le sens de cette question, & se mit à rire; il fit donc écrire au Roi Nectabo, on lui enverroit des ouvriers qui bâtiroient la tour, & un qui répondroit à toutes ses demandes. Lycérus renvoya donc les Ambassadeurs en Egypte; remit à Esope sa premiere administration, & lui rendit Ennus & tout son bien.

Nourriture & éducation des Poussins de l'Aigle.

Esope fit venir tous les Oiseleurs, & leur commanda de prendre quatre Poussins d'Aigle. Quand Esope les eut il les éleva ainsi. Il les apprit à porter, en volant, des enfans dans des corbeilles pendues à leur cols, & les fit obeir à sa voix, de maniere qu'ils voloient où les enfans vouloient. Quand le Printems commença à venir, Esope apprêta ce qui lui étoit nécessaire pour ce voyage, prit avec lui les Enfans & s'en alla en Egypte. Ce spectacle nouveau étonna & mit

en suspend l'esprit de ceux qui le voyoient : aussi-tôt que le Roi des Egyptiens entendit qu'Esope étoit arrivé, il dit à ses amis : je suis trompé, car j'avois oui dire qu'Esope étoit mort. Le lendemain Nectabo commanda que ses Conseillers fussent tous vêtus de robes, & que lui seroit vêtu d'une robe rouge, & auroit sur sa tête une Couronne de Pierres précieuses ; lorsqu'il fut assis sur son siége Royal, il fit entrer Esope, & lui demanda en entrant : à qui me compares-tu, & ceux qui sont avec moi ? Esope répondit : je te compare au Soleil du Printems ; & ceux qui sont à l'entour de toi aux épis mûrs. Le Roi admira la réponse d'Esope & lui fit de grands présens. Le lendemain au contraire le Roi revêtu d'une robe blanche, en fit prendre de rouges à ses amis, & fit encore entrer Esope, & lui demanda : à qui ressemblai-je ? Au Soleil, dit Esope, & ceux qui sont auprès de moi, à ses rayons, répondit-il ; alors Nectabo lui dit : Lycérus ne fait rien au prix de moi, & Esope se souriant dit : ne parle pas aussi légérement de Lycérus, car si tu compare ton regne à ton peuple, il reluira comme le Soleil ; mais si tu viens à te comparer à Lycérus, il s'en faudra bien que tes lumieres valent les siennes. Nectabo étonné d'une réponse faite si à propos lui demanda : nous as-tu amené des Maçons pour bâtir la Tour ? Esope dit : ils sont tout prêts, pourvu que l'on me montre le lieu. Le Roi sortit de la Ville, & lui montra l'endroit désigné.

Esope amena donc les Aigles aux quatre coins du lieu qui lui avoit été indiqué, & ayant placé les enfans dans chaque corbeille, il donna à chacun son instrument de Maçon, il commanda aux Aigles de s'envoler ; quand les Aigles furent bien hauts, les enfans commencerent à crier : donnez-nous des pierres, donnez-nous de la chaux, donnez-nous du bois, enfin tout ce qui est nécessaire pour bâtir. Nectabo voyant ces enfans monter en haut par le moyen des Aigles : dit : d'où nous sont venus ces hommes volans ? Esope dit : Lycerus en a de tels, & toi, quoique tu sois homme, tu veux te comparer à un Roi semblable aux Dieux. Nectabo lui dit : Esope, je suis vaincu. Or je te veux interroger, tu me répondras. J'ai, dit-il, des Jumens qui, lorsqu'elles ont oui hannir les chevaux qui sont en Babylone, conçoivent aussitôt. Si tu as quelque chose à répondre, montre-le maintenant. Esope lui dit : Sire, je te répondrai demain. Etant de retour en sa maison, il fit prendre un Chat par le Valet du

logis, & le fit mener par toute la Ville en le faisant fouetter; les Egyptiens qui honoroient cet animal, accoururent en foule en le voyant ainsi maltraiter, & arracherent le Chat des mains de ceux qui le maltraitoient, & rapporterent au Roi ce qui avoit été fait. Le Roi appella Esope, & lui dit: ne sais-tu pas bien que nous honorons le Chat comme un Dieu? Pourquoi donc l'as-tu fait maltraiter? Esope répondit: Sire, ce Chat a causé du domage cette nuit derniere au Roi Lycérus, car il a tué son Coq qui étoit vaillant au combat, & qui lui marquoit toutes les heures de la nuit. Le Roi lui dit: n'as-tu point de honte de mentir? Comment est-il possible qu'un Chat soit allé en une nuit d'Egypte à Babylone? alors Esope se souriant lui dit: & comment, Sire, peuvent concevoir les Jumens d'Egypte en entendant hannir les chevaux de [illegible]ne? Le Roi à cette réponse admira beaucoup la pr[illegible] d'Esope. Le Roi fit venir ensuite de la Ville d'Helio[illegible] des hommes savans en questions sophistiques, & leur parla de la vivacité d'esprit d'Esope, ensuite il les invita à un banquet où il devoit se trouver. Après qu'ils furent assis à table, un de ces Héliopolitains dit à Esope: je suis envoyé de Dieu pour demander une question: cela n'est pas vrai, reprit Esope car Dieu n'a pas besoin de savoir, & encore moins d'apprendre d'un homme; & tu t'accuse non seulement toi-même, mais aussi ton Dieu.

Un autre lui dit: il y a un grand Temple où il y a un pilier contenant douze Villes, & chacune d'elle est soutenue de trente poutres entourées par deux femmes, l'une blanche & l'autre noire; alors Esope dit: les enfans de notre pays résoudroient ce problême. Le Temple est le monde, le pilier c'est l'an, les Villes sont les mois, les poutres sont les jours des mois, & le jour & la nuit sont les deux femmes qui se succedent l'un à l'autre. Le lendemain Nectabo appella ses amis, & leur dit: cet Esope sera la cause que nous devrons tribut au Roi Lycerus: l'un d'entr'eux dit: nous lui proposerons des questions que nous n'avons jamais ni sçues ni ouies: Esope leur dit: je vous ferai demain réponse sur ceci: il fit donc un petit sur lequel étoit écrit: Nectabo avoue devoir mille talens à Lycerus, & en retournant le lendemain donna cet écrit au Roi: mais pendant que le Roi ouvroit le billet, ses amis lui dirent: nous savons ceci, nous l'avons oui dire, & certainement nous le savons. Esope leur dit: je vous remercie de ce que vous avouez la dette.

Quand Nectabo eut oui l'aveu de la dette, il dit à ses amis: je ne dois rien, & néanmoins vous témoignez contre moi; les autres changerent aussitôt d'opinion dirent: nous ne savons rien, nous n'avons rien oui, & alors Esope leur dit: si c'est ainsi: vous avez la résolution de leur question.

Alors Nectabo regardant Esope, dit: le Roi Lycerus est heureux d'avoir un personnage si savant dans son Royaume, & délivra les tributs accordés à Esope en le renvoyant en paix. Esope retourna à Babylone, & raconta à Lycerus tout ce qu'il avoit fait en Egypte, & lui donna le tribut que Nectabo lui envoyoit. Lycerus pour récompense fit élever à Esope une statue d'or.

Du voyage d'Esope à Delphes.

Peu de tems après Esope voulut aller en Grece, & ayant demandé le consentement du Roi, il prit congé de lui, & partit de Babylone sous la promesse qu'il y retourneroit, & qu'il y finiroit ses jours. Après avoir passé par les Villes de la Grece & avoir fait voir sa sciece, il vint à Delphes. Les Delphiens l'écouterent avec plaisir; mais ils ne lui firent aucune politesse, aucun honneur, & il leur dit en les regardant: Delphiens, il me vient en idée de vous comparer au bois qu'on voit flotter sur la Mer; en le voyant de loin, lorsqu'il est agité par les vagues, nous nous imaginons que c'est un objet considérable, mais lorsqu'il est près de nous, il paroît de peu de valeur: il en est de même de vous, lorsque j'étois loin de vous, je vous admirois & vous croyois digne des plus grandes louanges; mais depuis que je suis arrivé ici, je vous ai trouvé, si j'ose le dire ainsi, plus inutiles que tous les autres, & votre extérieur m'a trompé. Les Delphiens à ces propos craignant qu'Esope ne médit d'eux en passant par les autres Villes, délibérerent de le tuer. Ils prirent donc une fiole d'or au Temple d'Apollon qui étoit dans leur Ville, & la mirent secrétement dans la malle d'Esope, qui ignorant la conspiration s'en alloit en Phocie; mais les Delphiens le suivirent, & l'ayant arrêté, ils le traînerent en le traitant de sacrilége. Esope nioit avoir commis ce larcin, & fouillant par force dans sa malle, ils trouverent la fiole d'or qu'ils prirent & montrerent à tous les Citoyens en faisant grand bruit. Esope reconnoissant leurs méchancetés, les pria de les laisser aller: mais non seulement ils

ne voulurent pas le laisser aller, mais le mirent en prison d'un commun accord. Esope voyant qu'il ne pouvoit échapper à ce malheur, se plaignoit en lui même. Pendant qu'il étoit en prison, un de ses amis nommé Damas, vint le voir, & s'appercevant de sa tristesse, lui en demanda la cause; Esope lui dit: une femme avoit nouvellement enseveli son mari, & alloit tous les jours pleurer sur le tombeau de son mari. Un rustre qui labouroit près du tombeau fut surpris d'amour pour cette femme, & laissant-là ses bœufs, s'approcha vers le tombeau, & pleura avec cette femme. Elle lui demanda pourquoi il pleuroit ainsi, parce que, dit-il, j'ai perdu ma femme qui étoit belle & honnête, & après que j'aurai pleuré, je n'aurai plus de tristesse: la femme lui dit: il m'en est arrivé de même; alors le rustre lui dit: si nous avons eu le pareil malheur, qui nous empêche maintenant de nous marier, car je t'aimerai comme j'aimois ma femme, & tu m'aimerois comme tu aimois ton mari.

La femme le croyant, ils s'accorderent: pendant ce tems vint un larron qui delia les bœufs & les chassa devant lui. Le rustre retourna, & ne trouvant plus ses bœufs, cria & se lamenta beaucoup. La femme vint auprès de lui, & le voyant pleurer, elle lui dit: pourquoi pleures-tu encore? Maintenant je pleurs à bon droit, lui répondit-il. Et moi aussi; après avoir échappé de plusieurs dangers, maintenant je pleurs à bon droit; car je vois que je ne peux en aucune façon échapper au danger.

Mort d'Esope.

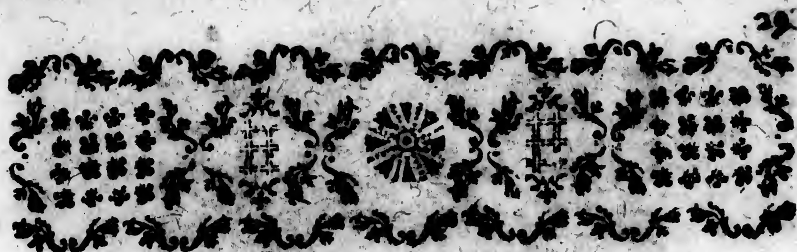
Les Delphiens vinrent à Esope & le tirerent de prison, pour le mener sur le haut d'un rocher, & ensuite le précipiter du haut en bas. Voici ce qu'il leur dit: quand les bêtes parloient, le Rat devint ami de la Grenouille, & la convia à souper; il l'a mena dans le Cellier d'un homme riche: où il y avoit toutes sortes de viandes, & lui dit: mange, ma mie Frenouille.

Aprés avoir fait grande chere, la Grenouille l'invita à son tour: ne t'inquiete pas, dit-elle, en nageant j'attacherai ton pied au mien d'un fil délié. Ceci fait, elle sauta en l'étang, & pendant qu'elle nageoit entre deux eaux, le pauvre Rat se noyoit: helas! dit-il, tu me fais mourir, un plus puissant que toi me vengera; le pauvre Rat ainsi mort

nageoit sur l'eau ; mais un Aigle volant par-là l'attrapa, & tira à lui la Grenouille qui étoit attachée au filet, & les dévora tous deux : & moi aussi, dit Esope, on me mene par force & sans raison à la mort, mais toute la Grece vous en fera repentir, néanmoins les Delphiens ne lui pardonnerent pas. Esope se retira donc dans le Temple d'Apollon pour être en sûreté ; mais ils l'en tirerent tout courroucés, & le menerent au supplice. Dans le chemin Esope leur dit : écoutez-moi, Delphiens, un Aigle poursuivoit un Liévre ; le pauvre animal ne sachant où se cacher, se réfugia dans la caverne de l'Escarbot, le priant de le sauver du péril où il étoit ; l'Escarbo pria donc l'Aigle de ne point tuer le Liévre, le priant par le Dieu Jupiter de ne point dédaigner sa priere : l'Aigle tout courroucé frappa de ses aîles l'Escarbo, mit le Liévre en piece & le mangea. L'Escarbo irrité de l'injure qu'on lui avoit fait, s'envola avec l'Aigle pour savoir où étoit son nid, & y étant entré jetta ses œufs en bas & les cassa ; l'Aigle irrité contre celui qui lui avoit joué ce tour, fit son nid dans un endroit plus élevé ; l'Escarbo vola & jetta encore les œufs en bas, Enfin l'Aigle ne sachant que faire, monta vers Jupiter, car on prétend qu'il les a pris sous sa garde, & mit la troisième portée de ses œufs sur ses genoux, le suppliant de les garder ; mais l'Escarbo vola en haut, mit une pillule de fiente au sein de Jupirer, qui se leva pour secouer l'ordure, & ayand oublié les œufs, les jetta en bas les cassa, & il sçut de l'Escarbo qu'il avoit agi ainsi pour se venger de l'Aigle, parce qu'il lui avoit fait une injure, & commis une impiété contre Jupiter. L'Aigle étant de retour, Jupiter lui dit : c'est l'Escarbo qui ta ainsi affligé, & il l'a fait justement ; mais ne voulant point que la race des Aigles manqua, il conseilla à l'Escarbo de faire la paix avec l'Aigle, mais il ne voulut pas ; c'est pourquoi Jupiter mit la provocation des Aigles à un tems où les Escarbots ne se montrent pas. Vous donc, Delphiens, ne méprisez point le Temple de ce Dieu où je suis retiré, car il ne laissera pas les mechants impunis. Les Delphiens ne se souciant gueres de ce que leur disoit Esope, le menoient au supplice. Esope voyant qu'il ne pouvoit les amollir, leur dit : hommes cruels & meurtriers, voyez ce Laboureur qui devint vieux & qui n'avoit jamais vu la Ville ; il pria ceux de sa maison de la lui faire voir : ses gens attellerent ses Anes, mirent

le pauvre vieillard sur un Chariot & le laisserent aller seul : à peine fut-il parti que l'air devint obscur, la pluie survint & l'orage éclata ; les ânes épouvantés coururent çà & là, & jetterent le pauvre homme dans un fossé. Hélas ! disoit-il en mourant, Jupiter, en quoi t'ai-je offensé, pour me donner la mort, non par de bons chevaux, ni des Mulets, mais par de méchants Anes ? Moi de même je suis fâché d'être tué non par d'honnêtes Gens, mais par des hommes inutiles & méchans. Lorsqu'on fut sur le point de le jetter en bas il dit encore cette Fable. Un homme qui aimoit beaucoup sa fille, envoya sa femme au champs, & resta seul avec elle ; il la sollicita à pécher, la fille lui dit : mon pere, que faites-vous ? J'aimerois beaucoup mieux être déshonorée par d'autre que par vous qui m'avez engendrée, je dis de même de vous, méchans Delphiens, que j'aimerois mieux tomber dans les gouffres de la Mer, que de mourir par vos mains : je maudits donc votre pays, & appelle les Dieux à témoin comme je meurs contre toute justice & toute équité, ils vengeront ma mort ; ils le mirent donc sur le sommet d'une roche, & le jetterent en bas. Peu de tems après se voyant affligés de la Peste, ils consulterent la Prêtresse qui leur fit réponse qu'il falloit réparer la mort d'Esope, & se sentant coupables, ils lui éleverent une Pyramide. Quand les principaux & les savans de la Grece eurent appris comment on avoit fait périr Esope, furent à Delphes, & s'étant informés des auteurs de la mort d'Esope, en firent eux-mêmes la vengeance.





FABLÆS D'ÉSOPE, PHRIGIEN.

FABLE PREMIERE.



Le Coq & la Pierre précieuse.

UN Coq grattant sur un fumier trouva une Pierre précieuse ; que me sert, dit-il, d'avoir trouvé une chose d'un si haut prix ? Ne vaudroit-il pas mieux que ce fut un Lapidaire qui l'eût trouvé ; pour moi j'aimerois mieux un grain d'Orge que toutes les Pierres précieuses.

MORALE.

La Pierre precieuse fait connoître la science, & le Coq celui qui ne songe qu'à ses plaisirs. Or un homme qui n'aime que ses plaisirs méprise les Arts, parce qu'il n'en connoît pas l'utilité.



Le Loup & l'Agneau. Fable.

UN Loup buvoit dans un ruisseau ; un Agneau buvoit aussi au-dessous de lui dans le même ruisseau ; à peine l'eut-il apperçu, qu'il lui chercha querelle, lui disant qu'il troubloit son eau. L'Agneau tremblant pria le Loup de lui pardonner, & lui dit qu'il ne pouvoit troubler son eau, étant bien loin au-dessous de lui, & qu'il n'en avoit pas la volonté. Le Loup répliqua : il y a six mois que tu as mal parlé de moi : comment l'aurois-fait il y a six mois, répondit l'Agneat, que je n'étois pas né ? C'est donc ton pere, dit le Loup : & aussitôt le dévora.

MORALE.

Le Proverbe dit : quand on vet battre son Ghien, aisément on trouve un bâton : de même le méchant trouve facilement l'occasion de nuire aux autres.



Le Rat & la Grenouille.

LE Rat & la Grenouille se faisoient la guerre pour le Royaume des Marais. Un jour que la bataille étoit âpre & douteuse, le Rat se cacha dessous les herbes, & assaillit

par trahison son ennemie. Comme la Grenouille étoit plus puissante de corps, & beaucoup plus legere que le Rat à sauter, elle l'assaillit en brave; ils avoient chacun une lance de jonc. Le Milan voyant de loin ce combat furieux, s'avança, & pendant que tous deux étoient échauffés à la bataille, & qu'ils ne se donnoient garde de rien, le Milan les enleva tous deux, & les mit en piéce.

MORALE.

Il en arrive de même aux Citoyens mutins, qui pendant qu'ils se disputent pour les places d'honeur & de supériorité, exposent au danger leur richesses, & souvent leur vie.



Le Chien & son Ombre.

UN Chien passant une Riviere à la nage, portoit dans sa gueule une piéce de chair: le Chien voyant son ombre dans l'eau, lâha le morceau qu'il tenoit pour prendre celui qu'il voyoit, mais ne voyant plus son morceau il commença à s'étonner, & dit: Malheureux, il falloit mettre un frein à ta concupiscence; tu aurois eu assez si tu eusses été sage, au lieu que tu as tout perdu.

MORALE.

Cette Fable nous fait voir qu'il faut être sobre & prudent, & mettre un frein à notre avarice, pour ne pas perdre le certain. Sannit, dans Terence, disoit sagement, je n'acheterai pas l'esperance.



Le Lion & les autres Bêtes. Fable.

UN Lion avoit fait convention avec la Brebis & d'autres Bêtes, que la venaison qu'ils prendroient seroit commune; ils prirent un Cerf, & diviserent les parts chacun selon ce qu'il étoit convenu. Le Lion rugit, & prit une portion, disant : ceci m'appartient, parce que je suis plus fort que vous ; l'autre est à moi, parce que je suis plus puissant que vous; la troisieme est aussi à moi, parce que j'ai le plus contribué à la prise du Cerf; & si quelqu'un touche à la quatrieme, il s'en repentira.

MORALE.

Il y a bien peu de bonne foi en ce monde, & surtout parmi les puissans ; c'est pourquoi il vaut mieux vivre avec ses pareils, car celui qui vit avec de plus puissans que soi, est souvent obligé de donner le sien, au lieu qu'avec ses pareils il a un droit égal.



Le Loup & la Grue. Fable.

UN Loup dévora une Brebis, & les os lui demeurerent dans la gorge. Il cherche de tous côtés du soulagement, & aucun animal ne veut lui en donner ; ils disoient tous qu'il

qu'il l'avoit bien mérité, & que tel étoit le sort des gourmands. Enfin, après bien des promesses & des flatteries il engagea la Grue à mettre son col dans la gueule pour arracher l'os qu'il avoit dans la gorge. La Grue après lui demanda son salaire : va-t-en, sotte que tu es, répondit-il en se mocquant d'elle, ne dois-tu pas être contente d'avoir la vie sauve ? Tu me dois encore avoir beaucoup d'obligation d'être envie ; car s'il m'eût plu, je t'eusse arraché le col, avant que de sortir de ma gueule.

MORALE.

Ceux qui font du bien aux méchans n'en reçoivent pour leur récompense qu'ingratitude.



Le Laboureur & la Couleuvre. Fable.

UN Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre presque morte de froid ; il l'apporta en sa maison & l'approcha du feu. La Couleuvre en recevant la force & la vie par la chaleur du feu, commença à siffler & à vouloir mordre son Bienfaiteur. Quand le Laboureur s'en apperçut, il prit un bâton, & courut sur elle pour la tuer : Malheureuse, lui dit-il, tu me rends le mal pour le bien, & tu veux ôter la vie à celui qui te l'as donnée.

MORALE.

Il arrive souvent que ceux à qui on aura fait plaisir, vous nuiront, & que ceux que l'on aura aidé vous porteront le plus grand dommage.



Le Sanglier & l'Asne. Fable.

UN Asne paresseux se mocquoit d'un Sanglier ; le Porc grinçant des dents, lui dit : lâche, si tu en valois la peine, je t'apprendrois à te joüer de moi, mais tu peux le faire sans danger, à cause de ton peu de courage.

MORALE.

Gardons-nous, quand on nous insulte, de rien dire ni faire, qui soit indigne de notre état ; car les méchans se réjouissent quand un homme de bien leur répond, & se dégrade en leur répondant : regardons les animaux, si un petit Chien aboie après un grand, il passera sans lui rien faire, ni même sans le regarder.



Le Rat de Ville & le Rat des champs.

UN Rat de Ville se mit un jour dans l'idée d'aller en campagne ; un Rat des champs le trouvant, l'invita à souper ; il l'emmena chez lui, & le retint à souper. Le Rat des champs présenta tout ce qu'il avoit amassé pour son

hiver, & la vuida pour recevoir dignement son hôte. Mais le Rat de Ville mécontent, se plaignit de la pauvreté du Villageois, & loua l'abondance des Villes; il ramena donc avec lui le Rat des champs à la Ville pour lui prouver ce qu'il avoit avancé. Le Rat de Ville apprête ce qu'il falloit pour traiter magnifiquement son hôte. Pendant qu'ils faisoient grande chere, ils ouïrent le bruit d'une clef dans la serrure, alors ils tremblerent, regardant le lieu où ils se cacheroient. Le Villageois n'ayant jamais eu telle frayeur, & ne connoissant point les adresses du lieu, se cacha avec peine. Quand le Valet fut parti, le Rat de Ville retourna vers les mets, & appella son compagnon. Le craintif Villageois sortit tout tremblant, & demanda à son hôte si ce péril arrivoit souvent; lui répondit que tous les jours il étoit en pareil danger, cependant il ne faut pas s'en mettre en peine. Tous les jours, dit le Villageois! à ce prix je fais peu de cas de ta bonne chere; je préfere ma pauvreté tranquille, qu'une abondance mêlée de dangers.

MORALE.

Les richesses ont qu'elqu'apparence de volupté, mais si on y fait attention, on verra les périls auxquels elles exposent. Eutrope rendoit très-riche ses ennemis auxquels il vouloit nuire, disant qu'il se vengeoit d'eux, parce qu'il les accabloit d'inquiétude en leur donnant du bien.



L'Aigle & la Corneille. Fable.

UN Aigle ayant trouvé une Tortue, ne pouvoit la tirer de dedans, ni par force, ni par adresse; la Corneille la voyant lui donna le conseil de voler, & que quand

lorsqu'elle seroit bien haut, elle la laissa tomber sur la pointe du rocher pour la rompre. La Corneille demeura à terre pour attendre l'issue: l'Aigle laissa tomber sa proie, & l'écaille se rompit; la Corneille aussi-tôt déroba la Tortue, & il ne demeura rien à l'Aigle que la honte.

MORALE.

Il ne faut pas se fier à un chacun, & penser attentivement au conseil que l'on nous donne; car ceux à qui on demande conseil le donnent à leur profit plutôt qu'à celui des autres.



L'Aigle & le Renard. Fable.

L'Aigle & le Renard se lierent d'amitié, & convinrent de demeurer l'un auprès de l'autre, pensant que leur amour augmenteroit encore leur amitié muttelle: l'Aigle bâtit donc son nid sur le haut d'un arbre, & le Renard mit ses petits auprès de l'arbre entre les buissons. Un jour, pendant que le Renard étoit sorti de sa taniere pour aller chercher de la pâture à ses petits, l'Aigle qui avoit besoin de viande, vole en sa taniere, prend les petits Renards, & les donne à manger à ses petits. Le Renard à son retour apperçut la mort cruelle de ses enfans, & ne pouvant se venger de l'Aigle, parce qu'il n'avoit point d'aîles pour poursuivre son ennemi, il eut recours au remede des malheureux, qui est de maudir; il souhaita donc que tous les malheurs tombassent sur l'Aigle, tant est grand le courroux de celui dont on a blessé l'amitié. Il arriva donc en ce tems qu'on sacrifioit des Chevres au Champs, & l'Aigle en ravit un morceau avec des charbons embrasés, & porta toute cette proie en son nid qui étoit fait de foin & d'autres matieres légeres & seches. Le feu y prit aussi-tôt, & les

poussins de l'Aigle sentant l'ardent des flames, sans pouvoir encore s'envoler, se laisserent tomber à terre; le Renard les prit aussi-tôt, & les dévora en présence de l'Aigle.

MORALE.

Ceux qui trahissent l'amitié peuvent quelquefois éviter la vengeance de ceux qu'ils ont blessé; mais ils ne peuvent échapper à la colere divine.

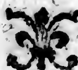


Le Corbeau & le Renard. Fable.

UN corbeau ayant trouvé un fromage, faisoit grand bruit sur un arbre; le Renard l'entendant se réjouir, il s'approche & lui tient ce langage: bon jour, dit-il, Monsieur le Corbeau; que vous êtes beau! en vérité si votre ramage ressemble à votre plumage, vous êtes le Phenix des hôtes de ces bois. A ces douces paroles le Corbeau ne se sent pas de joie, ouvre un large bec pour faire entendre sa voix, & en même tems laisse tomber sa proie; Messire Reuard s'en saisit & se prit à rire; lors le Corbeau fut fâché & eut honte de son maleur & de sa perte.

MORALE.

Plusieurs aiment les louanges, & donnant dans les piéges qu'on leur tend, ils font vivre les flatteurs à leur dépens.





Le Lion, le Porc & le Taureau. Fable.

UN Lion qui dans sa jeunesse s'étoit fait plusieurs ennemis par sa cruauté, en fut puni dans sa vieillesse; toutes les bêtes lui rendirent la pareille : le Sanglier l'assaillit avec ardeur, le Taureau le frappa de ses cornes, l'Asne même voulant effacer son nom de paresseux, accourut dessus vilainement, & le maltraita à coups de pieds. Le Lion gémissant disoit : ceux à qui j'ai fait autrefois du mal, me le rendent aujourd'hui, mais ceux à qui j'ai rendu service n'en sont pas de même aujourd'hui : j'ai été bien fol de m'être attiré des ennemis, mais encore plus de m'être fié à des amis faux & dissimulés.

MORALE.

Il ne faut point que la fortune nous rendent orgueilleux & cruel; car si elle vient à changer, ceux que nous aurons opprimés se vengeront; sur-tout choisissons bien nos amis, car il en est beaucoup qui ne le sont que de table, & qui changent avec la fortune.





Le Lion & le Rat. Fable.

UN Lion lassé de chaleur & de fatigue, se reposoit à l'ombre sur la verdure, & pendant qu'il dormoit, un troupeau de Rats couroient sur sa croupe. Il s'éveilla, & en saisit un avec sa pate; le pauvre Rat lui demanda pardon, lui disant qu'il n'étoit pas digne qu'une si noble bête se courrouçât contre lui. Le Lion pensant que ce seroit pour lui un deshonneur de tuer une si petite bête, laissa aller son prisonnier. Quelque tems après, le Lion courant par la Forêt, vint à tomber dans des cordes, & se mit à fugir de toutes ses forces, mais il lui fut impossible de s'en débarrasser; le Rat ayant entendu le Lion, reconnut sa voix; il vient aussitôt aux fausses, cherche les nœuds & les ronge à mesure qu'il les trouve: par ce moyen le Lion échappa de ses liens.

MORALE.

Cette Fable fait voir que les riches & les Grands doivent user de clémence & de douceur: les choses humaines sont si inconstantes, qu'ils ont souvent besoin de l'aide des plus petits; c'est pourquoi un homme sage ne nuira jamais à personne. Celui qui ne craint point de faire tort aux autres, tel puissant qu'il soit, se fait tort à lui-même, parce qu'il peut lui arriver quelque disgrace; & l'on voit tous les jours les plus grands Princes avoir besoin de l'amitié, & craindre le courroux de leurs plus petits sujets.





Le Miland malade. Fable.

UN Milan giſſoit en ſon lit malade, & ſe voyant proche de la mort prioit ſa mere d'aller prier les Dieux pour lui; ſa mere lui dit: il ne faut point que tu eſpere aucun aide des Dieux, toi qui as tant de fois enlevé ce qui étoit pour leurs ſacrifices.

MORALE.

Il faut honorer Dieu, puiſqu'il aide les bons, & détourne la fureur des méchans: ſi nous le mépriſons dans notre proſpérité il ne nous exaucera point dans notre adverſité; c'eſt pourquoi ſouvenons nous de lui, & il ſe ſouviendra de nous, & nous aidra dans nos miſeres.



L'Hirondelle & les autres Oiſeaux. Fable.

AU tems que l'on ſemoit le lin, l'Hirondelle conſeilloit aux autres Oiſeaux d'empêcher la ſemence, diſant qu'il y avoit des piéges ſur les champs; pour leur faire embuche; les autres ſe mocquoient d'elle, & l'appelloient ſotte devineresſe. Quand le Lin commençoit à croître & à

reverdir derechef elle les exhorte, & ils se moquent encore: Lin commence à meurir, elle donne conseille d'aller piller le grain encore ne la crurent-ils point; lors l'Hyrondelle délaissant la compagnie de tous les autres Oiseaux, vient s'accoster de l'Homme, s'attire sa bonne grace, elle habite avec lui, le réjouit de son chant; & tous les autres Oiseaux, furent pris aux lacets & rets faits de Lin.

LE SENS MORAL.

Plusieurs ne sauroient conseiller eux-mêmes, & ne veulent croire ceux qui leur donnent bon conseil; mais quand ils sont au milieu du danger, ils commencent à devenir sages & blâmes leur conduite, pour lors ils ont assez de conseil: il falloit disent-ils, faire ceci ou cela; mais il vaut beaucoup mieux être Prometheus, qu'Epimetheus. C'étoit deux freres, l'un prenoit conseil avant que d'entreprendre, & l'autre après, ce que déclare l'interprétation de leurs noms.



Des Grenouilles & de leur Roi. Fable.

LE Peuple des Grenouiles étant franc & libre, supplioit Jupiter qui leur donnât un Roi: Jupiter se moqua de la sotte affection des Grenouilles. Icelles toutefois le sollicitoient de plus en plus, jusqu'à ce qu'il fut contraint de leur accorder ce qu'elles demandoient. Il etta donc une poutre, cette pesanteur fit trembler toute la riviere de son retentissement: les Grenouilles toutes étonnées se taisent, elles saluent, elles font honneur à leur Roi, elles s'en approchent peu à peu de près.

Finalemement ayant mis bas toute crainte, elles sautent & ressautent du haut en bas, elles se moquent de leur Roi, qui est sans esprit & sans mouvement, & ne s'en contenterent point. Elles importunent de rechef Jupiter & le prient qu'il leur donne un autre Roi qui soit vaillant. Jupiter donc

leur donna la Cigogne. Ce nouveau Roi hardiment se promenoit par les marais, autant de Grenouilles qu'il rencontroit en son chemin, autant il en dévoroit : les Grenouilles donc se vinrent plaindre, mais ce fût en vain ; Jupiter n'écouta point leurs prieres, & encore aujourd'hui elles se plaignent ; car quand sur le soir les Cigognes se vont coucher, elles de leurs cavernes, & heurlent de leurs voix enrouées ; mais elles perdent leurs temps, car Jupiter le veut ainsi ; puisqu'elles n'ont pu souffrir un Roi clément & doux, qui étoit donné à leur requête, que maintenant elles endurent un rigoureux Tyren.

LE SENS MORAL.

Il arrive souvent au peuple de même qu'il est arrivé aux Grenouilles ; lequel s'il a un Roi paisible & débonnaire, il l'accuse d'être trop facile & indulgent, & desire quelquefois un Roi entreprenant & hardi : quand il le posséde, il blâme sa cruauté, & loue la débonnaireté du premier. Alors nous nous fâchons toujours des choses présentes ; & le Proverbe est véritable, qui dit : les nouvelles ne sont pas meilleurs que les vielles



Des Colombes & de leur Roi. Fable.

LEs Colombes eûrent autrefois guerre contre le Milan, lesquelles pour le vaincre élurent pour leur Roi le Faucon : celui-ci étant créé Roi, se gouvernoit non point comme Roi, mais en ennemi : il ne faisoir pas moins que le Millan, il les ravissoit, déchiroit & les mangeoit : les Colombes se repentirent de ce qu'elles avoient fait, & disoient, qu'il leur auroit été plus avantageux d'endurer la guerre du Milan, que la tyrannie du Faucon.

LE SENS MORAL.

Il faut que chacun soit content de sa condition ; mais il n'y a personne qui soit véritablement satisfait de la sienne. Et

vraiment je ne voudrois point changer mon état pourvu qu'il fut tolérable. Plusieurs ont changé d'état, & aprés ont desiré de retourner à leur premier : ainsi nous ne sommes jamais contens de nous-mêmes.



Du Larron & du Chien. Fable.

UN larron donnoit une fois du pain à un chien, afin qu'il n'aboyât point ; le Chien lui dit ; je connois la tromperie, tu me donne du pain afin que je cesse d'aboyer, mais je n'ai que faire de ton présent, car si je le prends tu emporteras tout de cette maison.

LE SENS MORAL.

Gardes-toi que pour le gain d'une petite chose, tu n'en perde une grande : gardes-toi bien d'ajouter foi à tous, car il y en a plusieurs qui pour tromper, non-seulement parlent doucement, mais aussi montrent des effets de bonté.



Du Loup & de la Truie. Fable.

UNe Truie étant autrefois en travail de sept Cochons, un Loup s'approcha d'elle, & lui demanda si elle vouloit qu'il lui servit de Matrone, qu'il lui garderoit bien sa portée ; la gissante lui répondit qu'elle n'avoit que faire de

valet, & que s'il lui vouloit faire plaisir & chose agréable, qu'il allât bien loin : le service du Loup, disoit-elle, agissoit en son absence, & non en sa présence ; le plus grand plaisir qu'il me puisse faire est de s'en aller.

LE SENS MORAL.

Il ne faut point se fier à tout le monde ; plusieurs mettent leur peine & travail, non pas pour l'amour de nous mais pour leur profit particulier, cherchant leur commodité, & non pas la nôtre.



De l'enfantement des Montagnes. Fable.

AUtrefois le bruit fut que les Montagnes devoient enfanter ; le Peuple accourut de tous côtés, & environna la Montagne, attendant avec frayeur & crainte quelque monstre. Finalement la Montagne enfanta, il sortit un Rat ; lors il se mirent tous à rire.

LE SFNS MORAL.

Les gens glorieux se ventent quelquefois devant le monde de faire de grandes choses, & à grand'peine toutefois en font-ils une petite.

Parquoi ces glorieux Samsons servent de risées & brocards. Cette Fable défend encore les vaines craintes, car bien souvent la crainte du péril est plus fâcheuse que le péril même, & qui plus est, c'est une chose digne de mépris que nous craignons.



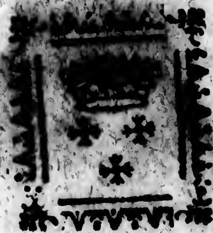


Du viel Chien & de son Maître. Fable.

CE Chasseur menoit son Chien à chasser, lequel étoit devenu vieil, mais il se trompoit ; car son Chien avoit des pieds pesans & tardifs, & ne pouvoit marcher. Il avoit bien pris une bête, mais la proie échappa au pauvre édenté. Son Maître le reprit aigrement de paroles & de coups ; le Chien répondit : qu'à bon droit il lui devoit être pardonné, qu'il étoit devenu vieil, & qu'il avoit été courageux Chien en sa jeunesse ; mais selon que je vois, dit-il, rien ne te plaît sans profit. Tu m'as aimé dans ma jeunesse & tu me hait en ma vieillesse. Tu m'as aimé quand je courois vîte, maintenant tu me hait à cause que je suis édenté, & que je ne puis courir, mais si Tu n'étois pas ingrat, comme tu m'as aimé jeune à cause du profit, aussi maintenant m'aimerois-tu vieil à cause de ma jeunesse profitable.

LE SENS MORAL.

Nous mettons volontiers en oubli un plaisir passé, & ne nous soucions pas beaucoup pour l'avenir ; quand au présent nous le connoissons très-bien. C'est une chose honteuse à dire ; mais nous voulons dire la vérité, communément nous n'estimons l'amitié que pour le profit.





Des Lievres craignant sans cause. Fable.

LA Forêt agitée de vents retentissoit plus que de coutume ; les Liévres craintifs entendant ce grand bruit commencérent à fuir bien vîtement : en fuyant ils trouvérent un marais qui les empêcha de passer plus outre ; ils demeurérent en doute, étant surpris de danger de tous côtés, & pour les épouvanter d'avanrage, ils voyoient les Grenouilles se plonger dans l'eau. Lors un vénérable d'entre-eux plein d'éloquence, & de sagesse, leur dit : pourquoi craignons-nous sans cause ? il nous faut prendre courage, certes, nous sommes agiles de nos corps, mais nous n'avons point de cœur, il ne faut point que nous fuyons les dangers de ce tourbillon ; mais n'en tenir compte.

LE SENS MORAL.

En toutes choses il faut avoir courage : la vertu est éteinte sans l'assurance ; car l'assurance est conductrice & reine des vertus.



Du Chevevreau & du Loup. Fableau.

LA Chevre voulant paître enferma son petit chevereau en sa maison, lui recommandant de n'ouvrir à personne jusqu'à tant qu'elle retourne ; le Loup qui avoit entendu ceci de loin, vint heurter à la porte après que sa mere fut sortie,

& contrefaisant la voix de la Chevre, commanda qu'on lui ouvrit la porte ; le chevreau se doutant de la tromperie ; je n'ouvrirai point, dit-il, car quoique la voix semble celle d'une Chevre, toutefois par les fentes j'apperçois un Loup.

LE SENS MORAL.

C'est une chose louable & profitable aux enfans d'obéir à leurs parens, & il est raisonable que les jeunes croyent le conseil des vieux.

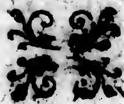


Du Laboureur & du Serpent. Fable.

CE Laboureur nourrissoit un Serpent, & étant une fois courroucé il poursuivit son ôte avec une coignée : le Serpent échappa non toutefois sans blessures. Quelque tems après le Laboureur tomba en grande pauvreté, il pensoit que ce malheur lui étoit arrivé pour l'injure qu'il avoit faite au Serpent, il supplioit donc le Serpent de retourner. Pardonnes-moi, dit le Serpent, je ne retournerai point ; car je n'aurois jamais assurance avec toi, tant que tu auras une telle coignée en ta maison : la meurtrissure de ma plaie est bien passée ; mais la mémoire en est récente.

LE SENS MORAL.

C'est une chose mal-sure de se fier pour la seconde fois à celui qui a rompu la foi. C'est le fait d'un homme pitoyable de pardonner l'offense, Mais se donner de garde, c'est le fait d'un prudent.





Du Regnard & de la Cigogne. Fable.

IL y eut un Renard qui invita la Cigogne à souper, il versa la viande sur la table, de laquelle d'autant qu'elle étoit liquide & claire, la Cigogne ne pouvoit manger avec son long bec ; c'est pourquoi le galant la lécha toute. La Cigogne ainsi trompée, s'en fut bien fâchée & honteuse de l'injure qui lui avoit été faite. Un peu de temps après elle retourna, & convia le Renard à dîner : il y avoit sur la table un vase de verre plein de bonnes viandes, le vase ayant l'entrée étroite, le Renard eut seulement la vue, qui fut tout son traitement, car de manger il lui fut impossible, la Cigogne facilement avala tout.

LE SENS MORAL.

Le brocard mérite un autre brocard, la risée une autre risée, le jeu un autre jeu, & la tromperie une autre tromperie.



Du Loup & de la Tête peinte. Fable.

LE Loup trouva en la boutique d'un Tailleur d'images une Tête peinte & la tournoit de tous côtés, il s'étonnoit de ce qu'il étoit vrai qu'elle n'avoit point de sens. O la belle Tête ! disoit-il, il y a beaucoup d'art en toi, mais point de sens.

LE.

LE SENS MORAL.

Si tu ès beau par dedans, c'eſt quelque choſe : mais s'il falloit choiſir l'une des deux beautés, l'intérieure ou l'extérieure, vaudroit beaucoup mieux choiſir l'intérieure ; car l'extérieure ſans l'autre encoure l'indignation, enſorte que plus le ſol eſt beau, plus il eſt digne de haine.

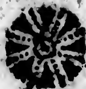


Du Geay. Fable.

LE Geay ſe vêtit des plumes du Paon ; puis après ſe voyant beau & joliet, il commença à ſe fâcher de ſon état, & ſe vint ranger auprès des Paons. Ceux-ci connurent la tromperie, & dénuérent le Geay de ſes couleurs empruntées, & le batirent beaucoup.

LE SENS MORAL.

Cette Fable reprend ceux qui ſe maintiennent plus hautement qu'ils ne doivent, leſquels vivent & converſent avec d'autres plus nobles & plus riches qu'eux ; c'eſt pourquoi bien ſouvent ils deviennent pauvres & ſervent de moqueries aux autres. Le Proverbe me le dit ; connois-toi toi-même.





De la Fourmi & de la Mouche. Fable.

UNe Mouche avoit débat contre la Fourmi ; elle se disoit noble & l'autre vilaine ; elle voloit, disoit-elle, & l'autre rampoit par terre ; elle conversoit aux Palais des Rois, & l'autre étoit tout le jour cachée dans les cavernes ; elle se vantoit de sa vie délicieuse, & comme elle n'avoit point de peine, mais vivoit en repos & oisiveté : au contraire, la Fourmi se disoit n'être point vilaine, mais qu'elle se contentoit de sa race, & que la Mouche étoit inconstante & vagabonde, & elle étoit stable & ferme ; que les grains & fontaines lui étoient d'aussi bon goût qu'à la Mouche des pâtés & vins délicieux, & que tout ce bien lui arrivoit par travail honnête, & non par paresse infâme ; d'avantage elle se disoit joyeuse & assurée, aimable à tous ; finalement, exemple d'honnête labeur : au contraire la Mouche étoit toujours en danger, ennemie de tous, exemple de paresse, avec ce que se souvenant du froid, faisant sa provision en Eté : au contraire la Mouche vivoit au jour la journée, & que nécessairement il falloit, ou qu'elle eût faim, ou qu'elle mourût en Hiver.

LE SENS MORAL.

Plus est désirable le petit ménage avec contentement & assurance, que la volupté & délices avec danger.





De la Grenouille & du Bœuf. Fable.

CEtte Grenouille desirant devenir aussi grosse qu'un Bœuf, s'étendoit ; le fils conseilloit à sa mere de laisser ses entreprises ; il n'y a point de comparaison, disoit-il, de la Grenouille au Bœuf : elle s'enfla pour la seconde fois ; son fils lui cria, ma mere, il est force que tu créve, tu ne surmonteras jamais le Bœuf ; & elle créva.

LE SENS MORAL.

Chacun a son don : l'un est beau, l'autre puissant l'un a des amis, l'autre des richesses, que chacun soit content de ce qu'il posséde : ton compagnon à la beauté du corps, & toi tu as la vivacité d'esprit ; c'est pourquoi que chacun se console soi-même, qu'il ne débate point pour une chose misérable & folle.



Du Cheval & du Lion. Fable.

UN Lion venant pour manger un Cheval, & étant dessaisi de toutes ses forces à cause de sa vieillesse commença à songer un moyen comme il viendroit à bout de son entreprise : il contrefit le Médecin, & en cette sorte entretenant le Cheval de longs propos ; le Cheval sentant la fraude songeoit une autre fraude : il feignit qu'il n'y avoit

pas beaucoup qu'il avoit passé par un épineux, qu'il s'étoit mis une épine au pied, & pria le gentil Médecin qu'il lui arrachât l'épine : le Lion lui accorda. Or le Cheval de toute sa force frappa le Lion au front, & quant & quant s'enfuit : le Lion à grand peine reprenant sa force, car il avoit presque été tué du coup : Eh ! j'emporte, dit-il, le loyer de ma sottise, le Cheval à bon droit est échappé, car il venge la Tromperie par une autre.

LE SENS MORAL.

L'ennemi qui ne cache point sa ruse & se fait connoître tel, n'est point à craindre ; mais celui qui quoiqu'il soit nôtre ennemi se cache, est d'autant plus à craindre & digne de haine.



Des Bêtes & des Oiseaux. Fable.

LEs Oiseaux avoient forte guerre avec les Bêtes à quatre pieds : il y avoit espoir, il y avoit crainte, & il y avoit danger des deux côtés. Or la chauve-souris délaissans ses compagnons, se rendit aux ennemis : les Oiseaux eurent victoire sous la bonne conduite de l'Aigle ; & la traître Chauve-souris fut condamnée à ne jamais retourner avec les Oiseaux, & ne jamais voler de jour : voilà la raison pourquoi la Chauve-souris ne vole jamaiss que la nuit.

LE SENS MORAL.

Quiconque refuse d'être compagnon du danger en l'adversité, ne mérite point de participer à la prospérité.



De l'Epervier & du Rossignol. Fable.

L'Epervier poursuivoit un Rossignol d'un soudain vol, & entrant au Village fut pris d'un Paysant. Or il le prioit doucement qu'il le laissât aller ; car, disoit-il, je ne t'ai point offensé.

LE SENS MORAL.

A bon droit sont punis ceux qui s'efforcent de nuire aux innocens.



Du Loup & du Renard. Fable.

UN Loup avoit fait sa provision de viande pour assez de temps ; un Renard vint à lui, & lui demanda la cause de son repos. Le Loup sentit bien qu'il lui vouloit jouer finesse, & que le Galant n'étoit-là venu que pour gripper sa proie. Pourquoi il feignoit que la maladie étoit cause qu'il se reposoit ainsi ; & pria le Renard qu'il allât prier les Dieux pour lui : le Renard fâché de ce qu'il n'étoit point venu à ses attentes, s'adressa à un Berger, & lui conseilla d'aller à la taniere du Loup, & qu'assurément il accableroit son ennemi, qui ne se donnoit point de garde : le Renard demeura Seigneur de la caverne & de la proie ; mais la joie de son méfait fut courte, car peu à peu après le même Berger le prit & le tua.

LE SENS MORAL.

L'envie eſt une mauvaiſe choſe & ſouvent pernicieuſe à ſon auteur : les Tyrans Siciliens & Horace n'ont point de plus grands tourmens que l'envie.



De l'Aſne & du Cheval. Fable.

UN Cheval richement harnaché & pompeuſement accoûtré d'une ſelle dorée, hanniſſoit par les rues, & en ſon chemin trouva un Aſne chargé qui lui nuiſoit & empêchoit ſa courſe : lors tout animé d'ire & rongeant ſon frein plein d'écume, lui dit : Lourdaude & pareſſeuſe bête, pourquoi fais-tu empêchement au Cheval ? recules-toi d'ici, ou je te foulerai aux pieds ; & de l'autre côté Monſieur l'Aſne n'oſant ouvrir la bouche pour rechiner, ſe recula, & lui fit place tout doucement : Or le Cheval employa toute ſa force à courir, & ſi vîtement courut qu'il ſe créva preſque. Lors étant tout inutile à la courſe & à la montu e, fut dépouillé de plus beaux vêtemens, & parés vendu à un Charetier : le jour ſuivant l'Aſne vit le Cheval traînant un chariot : Eh ! compagnon, dit-il, quel bel accoûtrement eſt-ce ici ? où eſt ta ſelle dorée ? où ſont tes belles barbes ? où eſt ce beau mord tout reluiſant auſſi ?

LE SENS MORAL.

Pluſieurs ſont tant éblouis en leur propriété, qu'ils s'oublient eux-mêmes & toute modeſtie ; mais pour autant qu'ils ſont arrogants, en leurs vieux jours volontiers ils encourent adverſité. Je voudrois que ceux qui ſemble être heureux fuſſent bien aviſés ; car ſi la choſe ſe tourne, ils connoîtrons que ce ſera un grand malheur d'avoir été heureux, & avec ce leur ſera un plus grand mal qu'ils ſeront mépriſés de ceux qu'ils auront eus en mépris, & moqués de ceux qu'ils auront eus en moquerie.



Du Cerf. Fable.

UN Cerf se contemplant en une Fontaine commença à louer grandement ses cornes branchues, & blâmer ses jambes menues & déliées. Or pendant cette contemplation & jugement, il survint un Veneur, & incontinent le Cerf s'enfuit plus vîte que le vent : les Chiens poursuivirent la proie, & le Cerf entra en une forêt épaisse, & en courant il loua ses jambes & blâma ses cornes, qui avoient été la cause de sa surprise.

LE SENS MORAL.

Nous cherchons volontiers ce que nous devons fuir, & fuyons ce que nous devons chercher ; ce qui aura nuit nous plaît ; nous desirons le bonheur avant que nous sachions où il est : nous demandons la grandeur, les richesses & l'excellence des honneurs, & pensons que notre félicité y abonde; toutefois elles ont avec soi beaucoup de langueur & tristesse.



Du Serpent & de la Lime. Fable.

UN Serpent trouva une Lime en forge & commença à la ronger ; la Lime se prit à lui dire : que fai -tu, bête ? tu te briseras les dents avant que tu me puisse con-

sommer ; car j'ai moi-même accoutumé de mordre dans la dureté du fer.

LE SENS MORAL.

Regardes bien ce que tu as à faire, si tu as aiguisé tes dents contre un plus fort que toi ; car tu ne lui nuiras pas, mais à toi-même.



Des Loups & des Brebis. Fables.

COmbien que la guerre fut de tout temps entre les Loups & les Brebis, néanmoins il arriva une fois qu'ils firent alliance ensemble, & donnérent ôtages des deux côtés les Loups donnérent leurs Louveteaux, & les Brebis la compagnie de leurs Chiens ; les Brebis étoient en repos, & paissoient à leurs aises. Cependant les Louveteaux attendoient leurs meres, & par faute de lait heurloient ; les Loups saillirent, & croyoient que la foi & alliance étoit rompue ; c'est pourquoi ils dévorérent les Brebis abandonnées de leur secours.

LE SENS MORAL.

C'est une grande sottise, si en faisant ton accord avec autrui, tu donne pour ôtage ton aide & ton secours. Celui qui t'a été ennemi par aventure n'a point encore oublié du tout son artifice, aussi par aventure cherchera-t-il occasion de te nuire quand il te verra dénué de tout secours.





De la Forêt & du Paysan. Fable.

AUtrefois un Paysan vint dans une Forêt, & la pria qu'elle lui permît de prendre du bois pour faire un manche à sa Coignée ; la Forêt lui accorda. Quand le Paysan eut accommodé sa Coignée, il commença à couper des arbres : lors la Forêt se repentit, mais trop tard, pour sa trop grande facilité, & elle étoit fâchée d'être la cause de sa propre ruine.

LE SENS MORAL.

Regarde à qui tu feras plaisir : il y en a plusieurs qui après avoir reçu un bienfait, en ont abusé au grand dommage de l'auteur.



Du Loup & du Chien. Fable.

UN Loup d'aventure rencontra devant le jour un Chien au bois, il le salue & se réjouit de son avenement ; finalement il lui demanda comment il étoit ainsi net & poli ; le Chien lui dit : le soin de mon Maître en est la cause : mon Maître m'amignotte tant que je le flatte, je suis traité de viande délicieuses de la table de mon Maître ; je ne suis jamais au dépourvû, avec ce tu ne saurois penser comme je suis agréable à tous ceux de la maison : certes, ô Chien, mon ami ! dit-dit le Loup, tu ès bien aise d'avoir rencon-

un Maître si bien-faisant & débonnaire ; je souhaiterois que ce bien me fut arrivé, de vivre & mourir avec un tel Maître, je ne pense point qu'il y eût bête plus heureuse que moi : le Chien voyant le Loup qui désiroit changer d'état, lui promet par sa loyauté de trouver moyen envers son Maître, de le faire coucher en l'état de Valet de Chambre, pourvû qu'il veuille ôter de soi quelque chose de sa cruauté accoutumée, & de s'adonner diligemment à servir : l'accord fut fait de retourner à la Ville eux-deux ; en chemin ils tinrent plusieurs propos joyeux & facétieux. Après que le jour fût un peu venu, le Loup voyant le col du Chien où le poil étoit usé ; d'où vient ceci, dit-il, que ton col est tout pelé ? j'avois, dit le Chien, accoutumé d'abboyer les étrrangers, & semblablement aux gens connus, & mordre quelquefois ; le Maître n'ayant point cela pour agréable me battoit souvent à coups de bâton, & me défendoit que je n'insultasse personne que le Larron & le Loup ; par ce moyen j'ai été attaché & suis devenu plus doux, & en signe de ma naturelle férocité, je porte cette marque. Le Loup ayant oui ceci, je n'achete point, dit-il, si cherement l'amitié de ton Maître. Adieu donc, Compagnon, avec ta servitude ; j'aime beaucoup plus ma liberté.

LE SENS MORAL.

Il vaut beaucoup mieux être maître de sa petite maisonnette, & manger du pain noir, que d'être traité délicieusement dans les Palais magnifiques & somptueux, & vivre en toute crainte ; car la liberté est bannie de la Cour : il faut pour la recouvrer dissimuler aussi toutes injures.



Du Vent e & des Membres. Fables.

ET le Pied & la Main se plaignoient quelquefois du Ventre, de ce que paresseux il engloutissoit tout leur

Vin. Ils voulurent qu'ils ne demandât point à être nourri; le Ventre les supplia deux ou trois fois, toutefois la Main lui refusa sa nourriture. Le Ventre étant extenué de faim, les nerfs & artéres commencérent à défaillir; lors la Main lui voulut faire service, mais c'étoit trop tard: Car le Ventre par la longue abstinence repoussa la viande. En cette sorte tous les arteres quand ils sont envieux contre le Venire, défaillent avec ce défaillant.

LE SENS MORAL.

Ainsi arrive-t-il en la compagnie des hommes comme en société des membres: le membre a besoin de l'autre membre; l'ami a besoin de l'ami; parquoi il faut qu'usions de peine & services mutuels. Les richesses ni les hauts degrés d'honneurs ne rendent point l'hommes assez assuré: le seul & le souverain secours & aide, c'est d'avoir l'amitié de plusieurs.

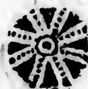


Du Renard & du Singe. Fable.

LE Singe pria le Regnard de lui donner une partie de sa queue pour couvrir ses fesses, disant que celui étoit une charge fâcheuse, & à lui feroit profit & honneur; le Regnard répondit, qu'il aimeroit mieux balayer la terre de sa queue, que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

LE SENS MORAL.

Les uns n'ont finance, les autres en ont trop. Toutefois il y a peu de riches qui ayent accoutumé de subvenir aux pauvres de ce qu'ils ont de superflu.





Du Loup & des Chasseurs. Fable.

UN Loup fuyant les Chasseurs & courant par les bocages étant déja lassé, il rencontra d'aventure un bucheron, & le pria de le cacher en quelque lieu. Le bucheron lui montra sa maison : le Loup entra dedans & se cacha au coin. Voici venir les Chasseurs, ils demanderent au bucheron, s'il n'avoit point vû le Loup, le bucheron confessa bien de bouche qu'il ne l'avoit vû, mais de la main leur montra le lieu où il s'étoit caché. Or les Chasseurs n'appercevant rien de ce qu'il leur avoit montré, s'en allérent incontinent. Aussi-tôt que le Loup vit qu'ils s'en étoient allez, il sortit de la maison, & s'en alla sans dire mot. Le Bucheron blâmoit le Loup, que combien qu'il lui eut sauvé la vie, il s'en alloit s'en le remercier. Lors le Loup se retournant lui dit : Ah ! mon ami, si tu eusses eu la main, les œuvres, les mœurs & la vie semblables à la parole, à bon droit je t'eusses rendu graces.

LE SENS MORAL.

Le méchant, j'avoue qu'il promette de bonnes choses, toutefois il donne toutes chose mauvaises & méchantes.





Du Paon & du Rossignol. Fable.

LE Paon se plaignoit à Junon, Femme & Sœur de Jupiter, que le Rossignol chantoit joliment; & lui qu'il étoit moqué de tous les autres Oiseaux à cause de sa voix enrouée. Junon lui répondit: chacun à son propre don des Dieux. Le Rossignol te surpasse du chant, & toi tu as beaucoup plus de belles plumes que lui. Il faut donc que chacun se contente de sa condition.

LE SENS MORAL.

Prenons ce que Dieu nous donne de bon cœur & de volonté joyeuse, ne cherchons point de plus grandes choses; Dieu dispose de tout selon sa volonté.



De l'Oiseleur & des autres Oiseaux. Fable.

CEt Oiseleur tendant ses rets pour prendre des Oiseaux, le Merle le regardant de loin lui demanda: que fais-tu là? L'Oiseleur lui répondit: je bâtis une Ville; alors il s'en fut un peu plus loin & se cacha; le Merle croyant à ses paroles s'approcha de la viande qui étoit auprès de ses rets, & fut pris: lors accourut l'Oiseleur, le Merle lui dit: O homme! si tu bâtis une Ville, tu n'auras pas beaucoup de Citoyens.

LE SENS MORAL.

Un mensonge prive la République, & ceux qui l'habitent sont détruits lorsque les principaux exercent la cruauté.



Du Vautour & des autres Oiseaux. Fables.

LE Vautour feignoit de vouloir célébrer le jour de sa Nativité, il invita tous les Oiseaux à son banquet; ils y vinrent presque tous; le Vautour reçut ses Hôtes humainement avec bon visage; mais quand ils furent tous entrés, il les égorgea.

LE SENS MORAL.

Tous ceux qui parlent doucement ne sont point pour cela tes amis, ni tous ceux qui se feignent débonnaire: sous ce miel il y a du poison de caché.



Du Lion & du Renard. Fable.

UN Lion devenant malade, tous les animaux le visitoient & le consoloient. Le seul Renard faisoit difficulté de l'aller voir: le Lion lui envoya un messager avec une lettre, par laquelle il lui mandoit, que le plus grand plaisir qu'il lui pouvoit faire seroit de le venir voir,

que sa présence seule lui seroit plus agréable que tous les autres. Il disoit davantage, qu'il ne falloit point qu'il eût peur. Présentement que le Lion & le Renard étoient amis par ancienneté, & pour cette cause desiroit-il grandement de parler à lui, puis après qu'il étoit malade, & couché au lit, quand il lui voudroit nuire, ce qu'il ne vouloit point faire, toutefois il ne le pourroit : Le Renard lui écrivit, qu'il desiroit bonne santé au Lion, qu'il prioit les Dieux pour lui ; mais pour au reste, qu'il ne l'iroit point voir, car, disoit-il, je suis tout effrayé d'une trace de bêtes qui te sont allés voir, puis qu'il n'y en a pas une qui soit retenue, & que toutes gardent ta caverne, cela me fait dire que beaucoup de bêtes y sont entrées.

LE SENS MORAL.

Gardes-toi bien d'ajouter foi aux paroles de certaines gens ; car tu seras souvent trompé ; on doit prendre conjecture par les paroles & par le fait ; mais sur le fait seulement on doit faire réflexion.



De l'Asne malade & des Loups. Fable.

CEt Asne étoit couché dans son lit malade, le bruit étoit par tout que bien-tôt il mourroit. Les Loups donc & les Chiens le vinrent visiter, & demandoient à son fils comment se portoit son Pere ! l'Asnon par la fente de la porte, leur répondit : mieux que vous ne voudriez.

LE SENS MORAL.

Plusieurs personnes font semblant d'être fâchées de la maladie d'autrui, & qui toutefois voudroient qu'ils mourussent incontinent.



Du Chevreau & du Loup. Fable.

CE Chevreau regardant par la fenestre, vit passer le Loup, & se moquant de lui l'osoit bien poursuivre à belles injures : méchant, dit le Loup, ce n'est pas toi qui m'injurie, mais c'est le lieu.

LE SENS MORAL.

Le temps & le lieu donne souvent courage à l'homme.



Du Lion & de l'Homme. Fable.

LE Lion & l'Homme alloient une fois par le pays ensemble en devisant, chacun se prisoit & louoit ses vertus. Et voici sur le chemin qu'ils rencontrerent des pilliers de pierres auxquels étoient gravés un homme qui étouffoit un Lion : l'Homme voyant cet gravure dit au Lion : Tu peux voir ici de combien les hommes sont plus forts & plus puissans que les Lions & toutes autres bêtes. Le Lion répondit promptement : si les Lions avoient des Graveurs & Tailleurs de pierres comme les hommes en ont, tu verrois beaucoup plus d'Hommes être étouffés par des Lions, que des Lions étouffés par des Hommes.

LE SENS MORAL.

Un menteur & un glorieux se vantent d'avoir fait ce que jamais ils n'ont essayé de faire.



La Cigale & la Fourmie. Fable.

AU commencement de l'Hiver, la Fourmi avoit du froment en sa grangerette, la Cigale voit ce ménage, & s'en approchant, elle lui demanda du grain. Pourquoi, dit la Fourmi à mon exemple n'amassois-tu en Eté ce que tu pouvois? & que ne faisois tu des provisions pour ton Hiver? La Cigale répondit, que pour l'Eté elle passoit son temps à chanter, la Fourmi se moquant lui dit, si ainsi est qu'en Eté tu sois paresseuse, & tu ne fasse autre chose que de chanter, maintenant à bon droit tu dois mourir de faim.

LE SENS MORAL.

Cependant que nous avons la force du corps, il faut que nous fassions la provision pour substanter notre vieillesse débile. Par l'Hiver tu entendras la vieillesse; par l'Eté l'abondance, & la fleur de la jeunesse.





De la Brebis & de la Corneille. Fable.

UNe Corneille battoit des aîles sur le dos de la Brebis ; la Brebis lui dit : si tu en faisois autant au Chien, tu ne t'en irois pas sans être frottée. Lors la Corneille lui dit : je sais bien à qui je me joue, je suis fâcheuse aux débonnaires, & amie aux méchans.

LE SENS MORAL.

Le simple & le débonnaire est toujours opprimé par le méchant, l'innocent est toujours foulé aux pieds : mais celui qui a tort n'est point inquiété à cause de sa cruauté.



De l'Arbre & du Roseau. Fable.

L'Arbre & le Roseau se débattoit ensemble de leur constance & fermeté. Or l'Arbre disoit injure au Roseau, & se moquoit de lui comme d'un inconstant & variable à tous vents : le Roseau se taisoit, attendant quelque peu de temps pour se venger. Il arriva donc un peu après qu'un vent impétueux étonnoit toute la forêt de son orage ; le Rosetu logé auprès de la forêt obéissoit aux vents, baissant la tête & alloit au gré des vents ; mais l'Arbre voulant

orgueilleusement résister à la force & impétuosité des vents, fut arraché par le pied.

LE SENS MORAL.

Plus sage sont ceux qui pour quelque temps font place aux plus forts, que ceux qui veulent y résister.



Du Renard pris, & trahi par le Coq. Fable.

LE Renard avoit beaucoup tué de Poules à un Paysan ; le Paysan cherchant les moyens pour se venger, tendit ses lacets & prit le Renard ; le Coq se trouva seul témoin de cette prise : le Renard le pria ou qu'il lui apportât un couteau pour couper les cordes, ou n'en dit rien à son Maître, jusqu'à ce qu'il eût rompu le lacet à belles dents : Le Coq lui promit tous les deux. Toutefois n'ayant rien moins en la volonté que de tenir sa promesse, courut à son Maître & lui conta comme le Renard étoit pris à ses filets : le Paysan prit une masse pour venir contre son ennemi ; Le Renard le voyant venir de loin, dit ; je suis bien fol & malheureux, j'ai pensé que le Coq me seroit fidele, moi qui ai tant tué de femmes.

LE SENS MORAL.

Il ne faut point attendre de grace de ceux que nous avons si grièvement offensés.



Du Renard & du Chat. Fable.

UN Renard devisant avec un Chat, se vantoit qu'il avoit tant de sortes de finesses, qu'il avoit une besace pleine de tromperies : & le Chat lui disoit qu'il n'avoit qu'une seule subtilité, mais il s'en tenoit bien certain : en parlant l'un & l'autre familierement, soudainement ils ouirent un bruit de Chiens. Lors le Chat monta vîtement sur un arbre, cependant le Renard environné d'une multitude de Chiens fut pris.

LE SENS MORAL.

Plusieurs fois vaut beaucoup mieux un seul conseil moyennant qu'il soit bon & sincere, que plusieurs mauvais avis & conseil.



Du Loup & des Chiens. Fable.

UN Loup contemploit d'une haute roche deux Chiens gardiens des Brebis, qui s'entre-battoient & à grands coups de dents se déchiroient l'un l'autre : alors il conçut un bon espoir en soi, qu'il pourroit attaquer les Brebis sans danger : il vint vîtemeut au troupeau, & prit une Brebis bien grasse & à belle course se sauva.

Les Chiens voyant faire ce beau ménage, laissérent leur débat privé & coururent après le galant tant qu'il l'attrapérent & lui donnérent tant de coups qu'à grand peine se put-il échapper vif. Or il rencontra en s'en retournant un sien compagnon, lequel lui demanda, pourquoi il avoit tout seul attaqué un troupeau où il y avoit de si bons & si vaillans guerriers; leur guerre civile m'a trompé, dit-il.

LE SENS MORAL.

Les inimitiés des étrangers sont souvent cause de remettre en grace leurs voisins.



De l'Aigle & du Corbeau. Fable.

L'Aigle vola d'une coche bien haut sur la croupe d'un Mouton: le Corbeau voyant ce mystère de loin en voulut faire autant, & de fait se vint jetter sur la toison d'un Mouton, où il s'enveloppa si bien qu'il ne put s'en défaire, & étant ainsi arrêté fut pris & donné aux enfans par moquerie.

LE SENS MORAL.

Il ne faut point s'estimer selon la vertu d'autrui, mais selon la sienne propre: qu'un chacun se mesure selon ses forces, & n'entreprenne que ce dont il pourra venir à bout.



Du Renard & du Bouc. Fable.

UN Renard & un Bouc ayant soif descendirent dedans un puits pour y boire, & quand ils eurent bien bu, le Bouc regardoit de tous côtes le chemin pour sortir dehors; le Renard lui dit: prends courage, mon ami; car je songe un moyen par lequel nous pourrons sortir tous deux, tu te levras droit sur tes deux pieds & t'appuieras contre le mur, & baisseras un peu tes cornes, joignant le montant à ta poitrine; moi je monterai par le long de ton dos & sur tes cornes, ainsi je sortirai dehors, & en étant sorti je te retirerai: le Bouc crut son conseil, & fit tout ce que son compagnon lui avoit dit, & par ce moyen le Renard sortit dehors. Alors pour la joie qu'il avoit il dansoit autour du puits, ne se souciant pas beaucoup du Bouc.

Pour lors le Bouc se plaignoit à lui, l'appelloit trompeur; d'effet le Renard lui dit: certes, Monsieur le bouc: si tu avois eu autant de sens & d'esprit comme tu as de barbe au menton, tu ne fusses point descendu dans ce puits, que premierement tu n'eusses diligemment regardé au moyen d'en sortir.

LE SENS MORAL.

L'homme prudent doit diligemment penser à ses affaires avant que de les comprendre, & considérer l'issue.



Du Chat & du Coq. Fable.

Le Coq étant saisi d'un Chat, lui demandoit pourquoi il le vouloit étrangler : le Chat lui reprocha qu'il étoit un animal importun, d'autant qu'en chantant de nuit il ne permettoit point aux hommes de dormir : le Coq s'excusoit, disant qu'il faisoit cela pour leur profit, c'est-à-dire, qu'il les éveilloit pour aller à leur ouvrage : derechef le Chat lui dit ; toi méchant par-dessus tous, tu péches tous les jours contre nature, comme ainsi soit, que tu ne t'abstiens point de ta mere, de tes sœurs, mais tu as affaire avec elle, c'est un grand inconvénient ; le Coq se défendoit encore, disant ; qu'il faisoit cela pour le service de son Maître, par ce moyen les Poules pondoient des œufs. Alors le Chat lui dit : j'avoue que tu es plein d'excuses, toutefois je n'ai pas entrepris de jeûner.

LE SENS MORAL.

Celui qui est méchant de nature, quand il a déliberé une fois en son esprit de mal faire, combien qu'il n'ait nulle cause de mal dont il le puisse convaincre, toutefois il faudra succomber à sa méchanceté.



De l'Homme & de son Dieu de bois. Fable.

UN Homme avoit dans sa maison un Dieu de bois, il le pria de lui envoyer quelque chose de bon ; mais plus il le prioit, plus il devenoit pauvre : finalement tout courroucé il empoigna son Dieu par les jambes & le jetta contre la muraille, dont il lui cassa la tête, & tout soudain il tomba une grande quantité d'or : l'Homme le ramasse & lui dit : tu es bien méchant & traître, quand je te portois honneur tu ne m'as rien profité ; mais après que je t'ai frappé & battu, tu m'as donné beaucoup de bien.

LE SENS MORAL.

S'il arrive que le méchant profite, il profite plus par fraude qu'autrement.



Du Pêcheur. Fable.

UN Pêcheur bien peu expert en l'art de pêcherie prit sa flûte & ses rêts, il s'approcha du bord de la mer, & s'assit sur une pierre. Et premierement commença à jouer de la flute, pensant que par sa musique facilement il prendroit des Poissons : Mais quand il vit que son chant ne lui servoit de rien il jetta ses rets en la mer, & prit beaucoup

de poissons. Or en tirant les poissons de son filet, il les voyoit sauter ; lors il leur dit de bonne grace : sotte créatures, quand j'ai joué de ma flûte, vous n'avez point voulu danser ; & maintenant que j'ai cessé de jouer, vous sautez incessamment.

LE SENS MORAL.

Toutes choses faites en leurs temps sont bien faites.



Du Chat & du Rat. Fable.

CE Chat sentant qu'en une maison il y avoit plusieurs Rats y entra, & maintenant il en prenoit un, maintenant un autre, & ainsi par succession de temps il en tua plusieurs. Or quand les Rats virent que de jour en jour ils étoient mangés, ils s'assemblérent en un lieu, & consultoient de leurs affaires. Ils ne faut plus, disoient-ils, que nous descendions en bas, si nous ne voulons être perdus ; mais il faut demeurer ici en haut où le Chat ne peut monter. Le Chat sachant le conseil des Rats feignit d'être mort, & se pendit par les pieds de devant à une perche qui étoit attachée à la muraille ; l'un des Rats regardant cela, & reconnoissant que c'étoit le Chat : Eh ! mon ami, dit-il, quand je saurois certainement que tu serois mort, encore ne te descendrois-je pas en bas.

LE SENS MORAL.

L'homme prudent s'il a été une fois trompé, il ne se fiera plus aux hommes fins & dissimulés.



Du Laboureur & de la Cigogne. Fable.

UN Laboureur tendit aux champs des filets pour prendre des Grues & Oies sauvage, qui journellement lui venoient manger son bled, il prit une Cigogne, laquelle étant prise par le pied pria le laboureur de la laisser aller, lui remontrant qu'elle n'étoit ni Oie ni Grue, mais qu'elle étoit une Cigogne, l'oiseau le plus débonnaire de tous les autres, qui avoient accoutumé de toujours servir ses parens, & ne les point délaisser en leur vieillesse: Lors le Laboureur se souriant lui dit; je sais bien que ce que tu dis & connois qui tu es; mais puisque tu es prise avec celle-ci, te faut mourir avec elle.

LE SENS MORAL.

Ceux qui consente à un méfait, doivent être punis de semblable peine que les délinquans.



Du Berger & des Laboureurs. Fable.

UN Berger gardoit ses brebis en un haut lieu de prés, & par malice cria trois ou quatre fois au Loup, & de tous côtés appelloit les Laboureurs: les voisins se me-

quoient d'eux, les Laboureurs trompés par plusieurs fois se rebutérent, & lors qu'à bon escient il demandoit du secours, ils le laissérent-là, & les Brebis furent ravis des Loups.

LE SENS MORAL.

Quand quelqu'un est accoutumé de mentir, s'il arrive quelquefois qu'il dise vrai, on ne le croit pas.

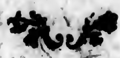


De la Fourmi & de la Colombe. Fable.

LA Fourmi ayant soif descendit dans une Fontaine, quand elle voulut boire elle tomba dans l'eau. Une Colombe étoit pour lors branchée sur un arbre qui panchoit sur la Fontaine, voyant que la Fourmi étoit en danger de mort, elle lui rompit incontinent de son bec un rameau de l'arbre, & sans délai le jetta à la Fontaine, auquel la Fourmi s'aborda, & du danger de l'eau se mit en sûreté. Sur ces entrefaites, l'Oiseleur arrive en cet endroit, & voulant prendre la Colombe dressa ses gluons; la Fourmi apercevant cela lui mordit le pied. L'Oiseleur sentant la douleur laissa tomber les gluons; la Colombe étonnée du bruit s'envola & par ce moyen échappa le danger.

LE SENS MORAL.

Puisque les bêtes brutes ne sont point ingrates, mais rendent le plaisir qu'on leur fait, beaucoup moins le doivent être, sur-tout ceux qui participent à la raison.





La Mouche. Fable.

LA Mouche tomba en la marmite pleine de chair, & voyant que le brouet l'etouffoit, il dit en soi-même : j'ai tant bu, j'ai tant mangé, & je me suis tant lavée que je suis saoule de brouet.

LE SENS MORAL.

C'est le fait d'un homme sage de supporter patiemment ce qu'il peut éviter.



Du Chapentier. Fable.

UN Charpentier dévot au Dieu Mercure coupoit du bois auprès d'une riviere, & sa coignée d'aventure tomba en l'eau : or étant fort marri de sa perte s'assit près du bord de l'eau, se consolant soi-même : Mercure ému de pitié lui apparut, & lui demanda la cause de sa tristesse, & lui ayant dit, Mercure lui apporta une Coignée d'or & lui demanda si c'étoit la sienne, lors le pauvre homme dit franchement que ce n'étoit pas la sienne ; puis il lui en apporta une d'argent, semblablement le Charpentier dit

que ce n'étoit point la sienne ; finalement Mercure lui en aporta une de fer, & le pauvre homme la reconnut comme la sienne : Mercure donc reconnoissant le désintéressement de cet homme, les lui donna toutes. le Charpentier joyeux de son aventure, vint à ses Compagnons, & leur conta tout ce qui lui étoit arrivé : l'un d'entr'eux voulant faire semblable expérience, vint auprès de la riviere, & de son gré jetta sa Coignée en l'eau, puis après étant assis sur le bord il pleuroit. Mercure connoissoit la supercherie du galant, lui apporta une Coignée d'or, il lui demanda, si c'étoit la sienne : Mercure voyant l'imprudence & mensonge de cet homme ne lui donna la Coignée d'or ni la sienne.

LE SENS MORAL.

D'autant que Dieu est propice aux bons, d'autant plus il est sévere aux méchans.



De l'Enfant & de sa Mere. Fable.

UN jeune Enfant déroba à l'Ecole un Livre à son compagnon & le porta à sa Mere, la Mere le prit volontiers, & ne châtia point son Enfant. Une autrefois il déroba la robe de son compagnon, & l'apporta aussi à sa Mere, sa Mere reçut encore le larcin volontiers : l'Enfant par faute de châtiment selon son âge, croissoit en plus grands larcins, & en commettoit de jour en jour, & ensuite il fut pris par la justice publique comme un larron, l'information faite & la déposition ouie, il fut condamné à la mort. Or quand on le menoit au gibet, la Mere le suivoit avec larmes & complaintes ; voyant donc sa Mere, pria qu'on lui permît de parler à elle un mot à l'oreille : comme s'il eût voulut dire quelque chose de secret, il lui arracha l'oreille à belles dents. La Mere pour la douleur

qu'elle sentoit commença à crier & le maudire ; lors ceux qui le menoient le blâmérent fort, non-seulement du larcin, mais aussi de ce qu'il étoit tant cruel envers sa Mere : il leur répondit hardiment, ne vous étonnés point si j'ai arraché l'oreille à ma Mere elle est cause de mon malheur ; car si elle m'eût châtié quand je lui apportai le Livre que j'avois dérobé à mon Compagnon, j'eusse eu crainte & peur d'être battu, & je me serois retenu de commettre des larcins, & maintenant je ne serois pas mené à une mort honteuse & vilaine.

LE SENS MORAL.

Qui en péchant n'est châtié, devient pire de jour en jour.



De l'Homme & de ses deux Maîtresses. Fable.

ALors que le Primtems commençoit à fleurir & réjouir chacun d'un nouvel espoir, un homme nourri en délices, ni trop vieux ni trop jeune, mais ses cheveux commençoient à grisonner, avoit deux Maîtresses, & il étoit sur le point d'en épouser l'une ou l'autre : il y en avoit une vielle, & l'autre assez jeune. Or elles le venoient voir souvent, & lui faisoient beaucoup de caresses, entr'autres le peignoient & le frisoient. Or celle qui étoit jeune lui arrachoit les cheveux blancs pour le rendre plus convenable à son âge, & la vieille par la même raison lui arrachoit les cheveux noirs, si bien qu'en peu de temps, tant l'une que l'autre lui pelérent toute la tête entiérement : le pauvre homme se voyant en ce bel équipage, malgré tout son chagrin d'avoir perdu sa chevelure, ne laissa pas de les remercier ; il leur dit fort agréablement : Belles, je vous remercie de m'avoir si bien frisé.

LE SENS MORAL.

La meilleur rencontre qui puisse arriver à l'homme vieil, c'est de n'avoir point de femme, sur-tout de jeune.



De la Nourrice & au Loup. Fable.

UN Enfant pleuroit, & la Nourrice le menaçoit de le faire manger du Loup s'il ne s'appaisoit : le Loup ouit ses menaces, & espérant trouver du butin il s'approcha de la porte : l'Enfant à la fin commença à dormir & ne dit plus rien, c'est pourquoi le Loup retourna en son bois à jeun & à vuide ; la Louve lui demanda, où est la proie ? Le Loup tout chagrin lui dit : la Nourrice m'a trompé, elle promettoit de jetter au Loup son Enfant qui pleuroit, mais elle ne l'a pas fait.

LE SENS MORALE.

Ne faut point ajouter foi à une Femme.



De la Tortue & de l'Aigle. Fable.

LA Tortue commença à se fâcher d'être toujours à terre, & avoit volonté de voir le Ciel de bien près, & en cette pensée promettoit à celui qui la vouloit monter, son salaire ; l'Aigle se présenta pour lui rendre ce service, & quand elle fut bien haut l'Aigle lui demanda son salaire : Or la pauvre bête n'avoit pas dequoi satisfaire, & pour cette cause l'Aigle la tua entre ses ongles : en sorte que la Tortue qui desiroit voir le Ciel, mourut en l'air.

LE SENS MORAL.

Que chacun ſoit content de ſon état ; il y en a pluſieurs que s'ils ſe fuſſent contentés de leurs moyens, ils pouvoient vivre en ſûreté, mais voulant monter en hauts degrés ſont tombés en danger.



De l'Aſne vêtu de la peau du Lion. Fable.

UN Aſne vint en la Forêt & rencontra la peau d'un Lion : quand il en fut revêtu il retourna en la pâture, & étant ainſi accoûtré, il épouventoit les autres bêtes : le Maître qui l'avoit perdu, cherchoit de tous côtés ſon Aſne ; l'Aſne voyant ſon Maître vint au-devant de lui, & accourut en rechinant, & incontinent ſon Maître le prenant par les oreilles, leſquelles apparoiſſoient par dehors, lui dit : j'avoue que tu as trompé les autres, toutefois je te connois bien.

LE SENS MORAL.

Ne tiens point que tu ſois autre que tu n'es ; ne te vantes point d'être ſavant, quand tu ne ſais rien ; riche & noble ſur-tout quand on eſt pauvre & vilain ; car quand la vérité ſera ſue, tu ſeras moqué.



Des



Des deux Amis & l'Ours. Fable.

DEux Amis alloient ensemble par le pays, ils rencontrérent un Ours en leur chemin : l'un monta sur un arbre pour éviter le danger ; l'autre ne voyant nul espoir pour s'enfuir, se jetta par terre : la bête s'approcha de lui marchant tout à l'entour, & lui tâtoit le nez & la bouche : le pauvre homme retenoit son haleine & ne bougeoit nullement, & lors pensoit que ce fût un corps mort, car on dit qu'ils ne mangent point de charogne : il s'en fut sans lui rien dire ; puis aprés le compagnon qui étoit monté sur l'arbre vint demander à l'autre, que lui avoit dit la bête à l'oreille ; elle m'a conseillé, dit-il, que je ne m emette jamais en chemin avec un tel ami.

LE SENS MORAL.

C'est une chose croyable, que dans l'adversité & dans le péril on connoit & distingue les véritables amis d'avec les faux.



Du Taureau & du Bouc. Fable.

LE Taureau fuyoit le Lion, & il vint en une caverne cherchant quelque cachette : en entrant le Bouc vint au-devant & le reçut à beaux coups de cornes. Alors il lui

dit : tu me donnes de tes cornes en ma fuite, mais si celui qui me poursuit s'en étoit allé, tu sentirois combien sont moindres les cornes d'un Bouc que celles d'un Taureau.

LE SENS MORAL.

Celui qui sait comment il faut secourir les misérables, ou pour le moins comment il ne leur faut point nuire, est digne d'être appellé Bouc. Car quiconque ne s'abstient de travailler ainsi la pauvreté, selon que la condition de l'homme est variable, le pauvre devient riche, & se repentira de lui avoir fait déplaisir.



Du Singe & de ses Enfans. Fable.

JUpiter commanda une fois à tous les animaux de s'assembler devant Sa Majesté, voulant juger qui seroit celui qui auroit les plus beaux enfans. Les bêtes à lui coururent, les Oiseaux y volerent, aussi les Poissons aborderent à la rive de l'eau pour être de la partie : le Singe vint le dernieer de tous, traînant après soi ses deux enfans : tous les autres d'aussi loin qu'ils l'apperçurent commencérent à se moquer des vilaines fesses de ses enfans : lors le Singe leur dit, soit donné le prix à qui Jupiter voudra : Quand à moi, mes enfans me semblent beaux, & à bon droit selon mon jugement, ils doivent être préférés à tous autres. Jupiter se sourit de cette parole.

LE SENS MORAL.

Et nous & ce qui nous appartient est agréable ; mais il faudroit que les autres jugeassent de nous & de notre fait, de peur que si nous nous jugions nous-même nous ne soyons moqué avec le Singe.



De la Grue & du Paon. Fable.

LE Paon & la Grue soupoient ensemble, & devisant à table, le Paon se vantoit montrant sa queue, en méprisant celle de la Grue : la Grue confessoit que le Paon avoit de plus belles plumes ; mais qu'à peine pouvoit-il voler sur les maisons, & elle d'un vol courageux vole sur les maisons toute nue.

LE SENS MORAL.

Que nul ne méprise autrui, chacun a son ton, chacun à sa vertu, celui-ci manque de vertu & aussi il posséde un autre don duquel tu as affaire.



Des quatre Taureaux & du Lion. Fable.

QUatre Taureaux s'assemblérent & firent complot de ne point s'abandonner ni l'un ni l'autre ; mais quiconque fraperoit l'un fraperoit l'autre : le Lion les vit paître ensemble, qui combien qu'il eût faim toutefois ne les osa pas attaquer étant ensemble. Premierement, il trouva maniere par fines paroles de les séparer, & puis aprés facilement les dévora.

LE SENS MORAL.



Du Sapin & du Buiſſon. Fable.

LE Sapin mépriſoit le Buiſſon, il ſe vantoit de ſa hauteur, qui étoit appliquée ès grandes maiſons & étoit mis debout aux Navires avec des voiles ; mais que le Buiſſon étoit petit, objet & inutile à tous uſages. L'un d'entre-eux diſcret en paroles lui dit ; Monſieur le Sapin, tu te glorifie bien de tes qualités & tu te réjouis de nos maux : Mais tu ne dis mot de tes maux, & tu laiſſes-là nos biens ; car quand on te coupe avec la coignée ſonnante, combien voudrois-tu donner alors que tu fuſſes ſemblable à nous qui ſommes aſſurés ?

LE SENS MORAL.

Il y a toujours du mal avec les richeſſes, & le moyen porte avec ſoi toujours quelques biens : l'un & l'autre n'eſt point ſans crainte de danger. Les hautes Tours ſont ſujettes à pluſieurs jours de chutes, & les foudres frappent les plus hautes montagnes.



De l'Avaricieux & de l'Envieux. Fable.

DEux Hommes l'un Avaricieux & l'autre Envieux prioient Jupiter. Ce Dieu leur envoya Apollon pour ſatisfaire à leurs prieres ; Apollon leur donna pleine liberté

de souhaiter par condition que tout ce que l'un auroit demandé, l'autre le reçut au double. Conséquemment l'Envieux lui demanda que l'un des yeux lui fût arraché, espétant que par ce moyen son compagnon perdroit les deux.

LE SENS MORAL.

Qui pourroit rassasier l'Avarice ? quant à l'Envie, il n'y a rien de plus insensé, laquelle, pourvû qu'elle nuise à autrui, veut bien endurer du mal.



De l'Enfant & du Larron. Fable.

UN Enfant pleuroit étant assis auprès d'un puits : un Larron lui demanda pourquoi il pleuroit, l'Enfant lui dit : la corde est rompue, & ma cruche laquelle étoit d'or est tombée dans le puits : le galant tout incontinent se dépouilla, & se jetta dedans le puits pour chercher cette cruche, & après qu'il l'eût bien cherchée & n'eut rien trouvé, il remonta, & ne trouva l'Enfant ni son habit ; car l'Enfant l'avoit emporté.

LE SENS MORAL.

Souvent sont trompés ceux qui sont accoutumé de tromper





Du Lion & de la Chevre. Fable.

LE Lion vit une Chevre pendue à un buisson sur une haute roche, il lui conseilloit de descendre aux champs pour brouter du thim & des saules vertes : la Cheve refusa son conseil, disant : certes, tes paroles ne sont point mauvaises, mais tu as le courage plein de fraudes & tromperies.

LE SENS MORAL.

Penses qui est celui qui te conseille. Plusieurs conseillent des choses utiles, non pour toi, mais pour eux-mêmes.



Du Laboureur & du Taureau. Fable.

UN Laboureur avoit un Taureau qui ne pouvoit endurer le joug ni rien quelconque : le Paysan aucunement fin, coupa les cornes à sa bête, car il frapoit des cornes ; lors il l'attela, non pas au chariot, mais à l'étau, afin qu'il ne ruât pas contre son Maître ; il tenoit le manche de la charrue, tout joyeux de ce que par son moyen il étoit assuré des cornes & du pied de son Taureaux : mais qu'arriva-t-il ? le Taureau par fois résistant éparseloit la poussiére de ses pied & en remplissoit la bouche du Pasteur.

LE SENS MORAL.

Il y en a qui sont si difficiles à traiter, qu'on ne peut les adoucir par art ni part conseil quelconque.



De la Chauve-souris, du Buisson & du Plongeon. Fable.

LA Chauve-souris, le Buisson & le Plongeon s'accorderent ensemble pour exercer la Marchandise ; la Chauve-souris donc emprunta de l'argent le mit en commun ; la Chauve souris porta une robe avec soi ; le Plongeon prêta de l'or, & en cette sorte ils se mirent sur mer ; il survint une grande tempête qui enfondra le Navire, & par ce moyen renversa ce qui y étoit dedans l'eau. Depuis ce temps-là donc le Plongeon habite sur le bord de la mer, attendant que la mer jette son or quelque part ; la Chauve-souris craignant que ses Créditeurs ne se montre que de nuit ? le Buisson s'attache aux robes des passans pour voir s'il ne nonnoîtra point la sienne.

LE SENS MORAL.

Là où est notre chûte préparée, là volontiers nous nous y jettons.





De deux Campagnons & d'un Asne. Fable.

DEux Compagnons passant par les déserts trouvérent un Asne en leur chemin, & commencérent à se débatre à qui seroit l'Asne, & qui des deux l'emmeneroit en sa maison; car un chacun pensoit que fortune lui eût envoyé cette rencontre. Cependant qu'ils se débattoient ensemble, l'Asne se déroba, & tous furent frustrés de leur espérance.

LE SENS MORAL.

Plusieurs déchoient de leur profit, quand ils n'en savent pas user comme il faut.

FIN.



